

Directeurs-Gérants :
F. DE RODAYS & **A. PÉRIVIER**
 Rédacteur en chef. Administrateur.
 SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :
Gaston CALMETTE
 TÉLÉPHONE : 102.46 Rédaction
 102.47 Administration
 ANNONCES ET RÉCLAMES
 Agence P. DOLLINGEN, 10, rue Grange-Batelière

LE FIGARO

H. DE VILLEMESSANT
 Fondateur
 RÉDACTION
 ADMINISTRATION — PUBLICITÉ
 26, Rue Drouot, 26 — PARIS
 ABONNEMENT
 Trois Mois Six Mois Un An
 Seine, Seine-et-Oise. 15 30 60
 Départements. 18 75 37 50 75
 Union Postale. 21 50 43 86
 On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

Les deux races

L'autre jour, je me suis permis de dire que rien ne me passionnait autant que l'affaire, que tout me paraissait fade auprès d'elle, et qu'avant de connaître les noms des hommes appelés à la gouverner, il fallait d'abord savoir si ce pays continuerait à faire partie du genre humain.

Cela m'a valu quelques marques d'indignation et de mépris prodigieuses par des contemporains charmants, pour qui toutes les opinions sont libres, à condition qu'elles ressemblent aux leurs. Ces témoignages m'ont paru si intéressants, et je me demande comment je pourrais faire pour continuer à les mériter quand l'affaire sera finie.

J'ai retrouvé pourtant la même passion exclusive chez des gens dont l'importance sociale ne saurait être discutée, chez des savants dont les laboratoires alimentent la science, chez des professeurs qui distribuent, sur les sommets de l'enseignement supérieur, la moelle du savoir humain, chez des philosophes, chez des écrivains, affranchis de l'encre du journalisme. Tous me disaient : A quoi bon chercher ? A quoi bon travailler ? A quoi bon écrire ? A quoi bon produire, avant de savoir si nous appartenons à une nation civilisée ou à une peuplade sauvage ?

Il y a en quelque sorte une grève de la pensée française, attendant, anxieuse, la solution nécessaire.

Cela surprend, cela indigne nos adversaires. Eh mon Dieu ! je me rends bien compte de cette surprise et de cette indignation ! Ils ne nous comprennent pas plus que nous ne les comprenons. Et c'est là ce qu'il y a de palpitant dans les jours que nous traversons, c'est-à-dire, sous le fouet des événements, nous avons vu sortir des entrailles de ce pays et de ces races, qui ne pensent pas de même, qui ne parlent pas de même, et qui, sous le rapport intellectuel, moral, sinon physique, sont aussi dissimilaires l'une de l'autre que peuvent l'être l'Arabe et le Samoyède.

Pour la facilité du discours, nous appellerons ces deux races : la race révisionniste et la race antirévisionniste. Certainement, à l'heure qu'il est, les menus faits quotidiens sont collés par des philosophes patients comme l'écaille d'un poisson. Ils les mettent dans leurs cornues, les font bouillir, les analysent, et dans quelques années, dans quelques mois peut-être, ils nous donneront des études psychologiques sur les deux races. Ils nous expliqueront pourquoi certains gens sont révisionnistes et d'autres antirévisionnistes, au moyen de l'atavisme, du milieu, de l'éducation, de l'esprit de corps, des intérêts, des passions, etc., etc.

Et nous connaîtrons très bien les raisons qui empêchent, par exemple, M. Duclaux de penser comme M. de Pellieux.

On commence déjà pourtant à concevoir que le révisionnisme et l'antirévisionnisme sont deux états d'esprit irréductibles, dont les conflits répétés à travers notre histoire et à travers l'histoire du monde ont amené l'immense série des luttes, des batailles, des persécutions, des misères de toutes sortes qui transforment les annales de l'humanité en un long martyrologe et en un long sanglot.

Le révisionniste est un homme qu'on aime l'esprit d'examen. L'antirévisionniste est un homme qui s'en rapporte au témoignage d'autrui. Le premier est un homme de liberté ; le second est un homme d'obéissance. Le premier possède un cerveau façonné par le labeur de quatre siècles : le seizième, dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième. Le second appartient aux siècles antérieurs.

Ce que j'en dis n'est pas pour critiquer. Il y a eu de braves gens à toutes les époques. Il y en a dans tous les partis. Je constate simplement et psychologiquement, sans même insister sur des rapprochements brillants, ni vouloir rapprocher dans quelle catégorie se seraient classés le révisionniste et l'antirévisionniste au temps de la Réforme, de la Ligue, de la bulle « Unigenitus » ou du Tribunal révolutionnaire.

Le révisionniste ou l'homme d'examen n'est pas un irréligieux ni un révolté. Seulement, s'il renonce à discuter les bases mêmes de ses croyances religieuses, il s'efforce de concilier la pratique de sa foi avec les exigences de sa raison. Il accepte, il adore la divinité du Christ. Il se soumet parfaitement à l'autorité suprême de Rome, s'il est catholique. Mais il n'admet que sous bénéfice d'inventaire certaines exagérations idéologiques qui lui paraissent moins nécessaires pour son salut que l'observance des enseignements directs du Christ. Il remonte aux sources. Il exige des documents. Il aime voir clair. Les échauffés de la religion le traiteraient volontiers d'athée, parce qu'il n'éprouve pas le besoin, quand il cherche un objet perdu, de recourir à saint Antoine de Padoue.

De même en politique. L'homme d'examen n'est pas un homme de désobéissance. Seulement, il ne faut pas que l'autorité soit trop stupide avec lui. Quand on lui donne des ordres, il faut qu'on puisse lui en expliquer les motifs. En d'autres termes, il ne marche que lorsque sa raison est satisfaite. S'il est républicain, il veut que la République comporte une dose d'ordre et une dose d'autorité sans lesquelles les nations tombent en déliquescence. S'il est monarchiste, il veut que la monarchie lui donne des garanties de contrôle et une somme de liberté sans lesquelles les nations ne sont que des troupeaux.

Enfin, pour avoir l'homme d'examen, l'homme révisionniste, il faut le conquérir et lui être supérieur intellectuellement et moralement. Cette nécessité d'obéir à des supériorités engendre la création des aristocraties intellectuelles. Et par son fonctionnement normal, une société composée de révisionnistes tendrait certainement à l'au-delà perpétuel en matière de progrès. Le révisionniste est donc le type le plus parfait de l'homme moderne.

L'antirévisionniste est un type non moins parfait de l'homme ancien. C'est l'être qui n'examine pas et qui est crédule. C'est l'homme tel qu'il a été façonné dans les sociétés d'autrefois par les nécessités de la civilisation commençante.

Non pas que je veuille admettre un seul instant que les antirévisionnistes soient inférieurs à leurs adversaires, sous le rapport de la science, de la littérature, du commerce, de l'industrie, de la morale ou de toute autre branche de l'activité humaine. Je ne parle que des méthodes, et je crois que l'antirévisionniste est un homme qui n'a pas encore pu se décider à appliquer la méthode scientifique aux choses de la vie.

C'est ainsi qu'avec une naïveté véritablement touchante d'enfant des Savanes, il explique les importations sociales ou politiques et les malheurs des temps par l'intervention de causes inconnues, mystérieuses, d'agents secrets.

Les Chinois, quand il y a une éclipse de soleil, prétendent qu'un dragon veut dévorer l'astre du jour. Ils font du bruit pour l'effrayer et l'obliger à lâcher prise. Avec cette croyance, il n'y a pas besoin de se casser la tête pour expliquer les éclipses. On dit : C'est le Dragon, et l'on tape sur des casseroles. Et comme les éclipses ne durent jamais bien longtemps, on est convaincu de l'efficacité du remède.

Survient l'étranger qui dit : Mais vous n'avez pas de bon sens ! Comment voulez-vous qu'un dragon prenne le soleil dans sa gueule ? Il se la brûlerait. C'est l'ombre de la lune que vous voyez là. On regarde de travers l'homme qui explique, on lui reproche d'être un étranger, et finalement on lui coupe le cou.

L'antirévisionniste est de cette force. Il croit aux sorcières. Il croit aux esprits. Il croit au pétillement protestant. Il croit aux juifs ! Oh ! les juifs !

C'est dur de penser tout de même qu'on a pu faire gober au peuple réputé le plus spirituel de la terre cette bêtise énorme qui est le fondement même de l'antisémitisme ! Les juifs sont malmenés par toutes les nations étrangères. Ils sont les maîtres en France. En conséquence, ils veulent livrer la France à l'étranger.

Prenez le premier antisémite venu — et presque tous les antirévisionnistes sont antisémites — il vous racontera cette ineptie, et joindra devant vous ces deux idées dont il n'a jamais pu discerner l'antithèse.

L'antirévisionniste est donc persuadé qu'il est persécuté, qu'il est le jouet des puissances occultes. Il ne se donne jamais la peine de vérifier par une opération personnelle ce que lui racontent les malins qui l'exploitent. Ainsi, en ce qui concerne l'affaire Dreyfus, il n'a pas lu l'enquête. Il s'en serait bien gardé et il s'en vante. Son argument, son seul argument, l'argument qui a survécu à toutes les défaites, c'est celui des cinq ministres : « Quand cinq ministres, etc. »

C'est bien l'argument d'un individu qui veut s'épargner la peine de juger par lui-même, parce qu'il ne s'en sent pas la force, et qui confie son âme au premier venu.

Et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que les gens qui invoquent le témoignage des cinq ministres sont précisément les mêmes qui les accusaient individuellement d'être des généraux inintelligents, des politiciens, des bourgeois, des têtes de bois, qui ne valaient pas les quatre fers de leur cheval.

Nous aurons entendu à propos de cette affaire des raisonnements qui doivent commencer à être déjà démodés sous les paillotes des nègres du Congo.

Alors, vous comprenez pourquoi les hommes qui essayent de penser par eux-mêmes subordonnent toute la vie à cette question : L'esprit de libre examen va-t-il être vainqueur, ou bien allons-nous tomber entre les mains de gens qui ne pensent pas ?

Dans le premier cas, on se remettra, joyeux, à travailler, à produire, à livrer le bon combat contre l'éternel sphinx qui se dérobe à nos microscopes aussi bien qu'à nos télescopes, à philosopher, à écrire, à enseigner.

Dans le second cas, une nuit épaisse tombera sur toutes choses, en attendant que sortent d'elle les soldats qui tua Archimède ou celui qui brûla la bibliothèque d'Alexandrie.

Je livre cette ébauche informe des deux races aux méditations des révisionnistes et aux blagues des antirévisionnistes.

J. Cornély.

P.-S. — Le général Mercier est allé, avant-hier, rendre visite à un des experts de 1894. Ce général, qui a promis de dire tout, absolument tout, éprouvait le besoin de se renseigner sur le papier du bordereau. Médite cela, ami lecteur.

Le général Mercier aurait pu s'occuper du papier du bordereau en 1894. Il a remis cet examen à l'année 1899, et il a attendu, pour vérifier la pièce unique sur laquelle Dreyfus a été condamné, que le même Dreyfus ait passé cinquante-quatre mois dans un box, et que, parti jeune homme, il revint vieillard décrépit. C'est réellement adorable et je ne trouve rien de plus suggestif au monde

que cet honorable général qui attend que la victime soit à moitié morte pour chercher à justifier sa condamnation. — J. G.

AU JOUR LE JOUR POUR FAIRE UNE AUTOMOBILE

Pour faire un canon, on dit qu'il faut prendre un trou et couler du bronze autour.

Pour faire une automobile, c'est un peu plus compliqué et, de même, que pour un civet de lièvre il faut au moins un lièvre, pour une automobile il faut au moins un moteur. Et le moteur, le bon s'entend, c'est l'oiseau rare. Il y en a beaucoup, beaucoup sur le papier, mais ceux qui, sur la route, sont capables de pousser une voiture et les gens qu'elle transporte, ceux-là on les compte, et pour en avoir, on les paye cher, très cher même.

Mais supposons que vous ayez le moteur, reste encore à faire parvenir sa force jusqu'aux roues qu'il doit faire tourner ; d'où des systèmes d'engrenages ou de courroies, des volants, des chaînes ou des pignons d'angle, tout l'arsenal mécanique que la science nous a fait connaître jusqu'à ce jour.

Et du moment où vous avez tout cela, — notez que des mois, des années peuvent se seront écoulés avant la mise au point définitive, — il vous faudra, pour produire, construire des ateliers, y amener un outillage spécial et perfectionné, y réunir un personnel dont l'éducation sera très longue à faire. Et les années s'ajouteront aux mois, avant de pouvoir livrer votre première voiture du type définitif.

Voilà pourquoi, si l'industrie automobile n'est pas muette tout de fait, du moins pourquoi elle bégaye encore beaucoup, et pourquoi les voitures sont si rares sur le marché et si chères chez le marchand.

Nous voudrions citer un exemple pris dans notre industrie parisienne.

Il y a, sur le quai de Suresnes, une usine immense que le Tout-Paris scientifique vient visiter au jour de son inauguration, il y a trois ou quatre ans, et dont chacun se plut à admirer le merveilleux outillage américain, les aménagements savamment disposés. Cette usine venait d'être construite par M. Darraque, dont le nom tient une grande place dans l'industrie vélocipédique. On y faisait, on y fait encore des pièces détachées pour bicyclettes ; pour motocycles maintenant. On va y faire mieux encore. Mais procédons par ordre.

L'automobilisme est venu ; et qui ne veut pas déchoir doit suivre le mouvement. M. Darraque appela ses ingénieurs et leur demanda d'étudier un moteur. Les ingénieurs cherchèrent, trouvèrent, construisirent, mais le temps s'écoula et l'oiseau rare était toujours hors de portée, lorsque le bruit parvint aux ateliers de Suresnes qu'un constructeur du Mans venait de terminer une voiture automobile dont on disait merveilleux.

Le constructeur du Mans n'était autre que Léon Bollée. Ce seul nom nous dispense d'en dire plus long. Il présentait toutes les garanties possibles. M. Darraque n'hésita pas une minute, fila par le rapide sur le chef-lieu de la Sarthe, monta dans la voiture en question, fit avec elle plusieurs centaines de kilomètres et, satisfait, convaincu, rentra à Paris trois jours après, avec les brevets dans sa poche.

Tout l'outillage est aussitôt mis en mouvement ; on travaille sans relâche ; pendant que les moteurs se fondent et s'assemblent, que les châssis se montent, que les roues se garnissent de pneumatiques, les carrossiers préparent les sièges élégants, les guidons nickelés, les coussins les plus moelleux et, enfin, au jour de l'ouverture de l'exposition des Tuileries, six voitures qui, pour se conformer au règlement de l'exposition, ont effectué le trajet de Paris à Versailles en 32 minutes, sont réunies au stand de M. Darraque.

Plus d'un an s'était écoulé entre le jour où l'automobilisme entra pour la première fois dans les ateliers de Suresnes et l'ouverture de l'exposition. Pourtant il y avait là des ingénieurs compétents et laborieux, plus de 800 ouvriers et un outillage merveilleux. Quel temps faudra-t-il donc à ceux qui ne disposent que de leur cerveau, aussi bien armé fut-il pour les conquêtes scientifiques ?

Et cette voiture, dira-t-on, qui a pour père et pour parrain deux hommes aussi ingénieux et aussi actifs, qui a trouvé, dès sa naissance, un tel concours d'heureuses circonstances, cette voiture va révolutionner le marché français. Sans prétendre assurément à des visées si hautes, il est certain toutefois qu'elle est appelée à plaire à la foule et à répondre au désir de tout le monde. Elle est légère, très coquette et très confortable, d'un mécanisme simple et d'une marche suffisamment rapide pour donner satisfaction à ceux qui ne sont pas ennemis d'une respectable moyenne. Elle a aussi cet avantage que faite pour transporter quatre personnes, elle coûte moins cher que les autres et que, grâce à l'outillage et au nombreux personnel dont nous parlons plus haut, on en pourra livrer quatre par jour à partir du mois de juillet, ce qui revient à dire : faire cinq cents heureux au moins avant le mois de novembre prochain.

Mais nous n'insisterons pas davantage sur les qualités de cette voiture pour laquelle nous semblons faire une réclame dont elle n'a pas besoin.

Georges Bell.

Échos

La Température

La journée d'hier a été une des plus chaudes de la saison. Dès huit heures du matin le thermomètre indiquait 21° 1/2 au-dessus, et vers trois heures de l'après-midi il atteignait 29°. Le ciel était cependant chargé d'assez gros nuages, mais la pluie n'est pas tombée. Quant à nos côtes de l'Ouest — Manche et Océan — la mer y est toujours très calme. Ce beau temps semble devoir continuer et la chaleur augmenter. Dans la soirée, le baromètre, après avoir marqué 770 mm dans la matinée, restait à 771 mm vers onze heures.

Dieppe. — Thermomètre : 22°. Mer superbe, temps merveilleux.

Les Courses

A deux heures, Courses à Colombes. Gagnants de Robert Milton :

Prix de Cannes : Grugny.
 Prix de Bordeaux : King-Poppy.
 Prix d'Avon : Saint Séraphin.
 Prix de Nice : Puiseux.
 7^e Prix de la Société des Steeple-Chases de France : Libertin.

A Travers Paris

Sur l'initiative du prince Oroussoff, ambassadeur de Russie, un service d'actions de grâces avec *Te Deum* aura lieu demain, à onze heures, à l'église de l'ambassade, à l'occasion de la délivrance de l'impératrice de Russie et de la naissance de la grande-duchesse Marie.

Nous avons demandé, le 8 juin dernier, s'il était vrai que le commandant Hartmann eût été, avant sa déposition devant la Cour, l'objet d'une pression de la part de son colonel (le colonel Meert), qui aurait cherché à le détourner de témoigner dans le sens qu'il avait résolu.

Nous avons demandé aussi s'il était vrai qu'après la publication, le commandant eût été à nouveau l'objet d'observations assez vives sur le rôle joué par lui dans cette affaire et eût eu à subir le reproche d'avoir mal agi vis-à-vis de ses camarades de l'armée et de ses chefs.

Nous comprenons que ces questions soient restées en suspens pendant la crise ministérielle.

Le moment est venu de s'en occuper et d'ouvrir une enquête, qui devra en outre rechercher si le général Deloye, auteur de la fameuse note, ne serait pas le véritable inspirateur du colonel Meert.

Simple rapprochement.

A l'issue de la séance de lundi, lorsque fut proclamée la victoire du cabinet, un certain nombre de membres du groupe qui préside M. Méline parcouraient les couloirs en faisant de grands gestes et en poussant des cris féroces :

— Vingt-six voix de majorité !... s'écriaient-ils... on ne peut pas vivre avec cela ! Le cabinet sera par terre dans quinze jours...

Ces messieurs, sous le coup de la défaite, avaient-ils donc perdu toute mémoire ? M. Méline, en ce cas, aurait pu leur rappeler un précédent qui n'a certainement pas été oublié, et que nous prendrions la liberté d'invoquer :

Le jeudi 30 avril 1896, le cabinet Méline se présentait pour la première fois devant la Chambre, et, après une séance presque aussi mouvementée que celle de lundi, il obtenait un ordre du jour de confiance, voté par 270 voix contre 252, soit par vingt-sept voix de majorité, une de plus que n'en eut le cabinet Waldeck-Rousseau.

Au sortir de cette séance, il se trouvait aussi des députés pour clamer dans les couloirs :

— Vingt-sept voix de majorité !... on ne peut pas vivre avec cela !... Le cabinet sera par terre dans quinze jours !... Ce qui n'empêcha pas le ministère Méline de durer deux ans !

Au ministère de la justice.

M. Monis, garde des sceaux, n'a pas encore constitué son cabinet. La seule désignation qu'il ait faite est celle de M. Magnien, procureur de la République à Cambrai, fils du sénateur de Saône-et-Loire, en qualité de chef adjoint.

Comme directeur du personnel, M. Monis compte appeler près de lui M. Rambaud, substitué au Tribunal de la Seine ; M. Millard, le directeur du personnel actuel, qui a rempli ces fonctions avec beaucoup de tact et de distinction, serait compris dans un des mouvements judiciaires en préparation dans le personnel de la Cour de Paris.

Ces mouvements auront pour points de départ des postes fort importants. Deux sièges de conseiller sont, notamment, vacants à la Cour de cassation, celui de M. Vételay, démissionnaire, et celui de M. Ballot-Beaupré, président de la Chambre civile, qui n'avait pas été remplacé comme conseiller.

Pour l'un de ces sièges, le mouvement, dont certaines dispositions ont été déjà publiées, se ferait ainsi : Conseiller à la Cour de cassation, M. Bertrand, procureur général à Paris ; procureur général à Paris, M. Bernard, conseiller à la Cour de cassation ; conseiller en remplacement de M. Bernard, M. Puech, avocat général ; avocat général à la Cour de cassation, M. Feuilleux, procureur de la République, à Paris.

Ce dernier a déjà été, comme on sait, remplacé par M. Bulot, avocat général à la Cour, qui lui-même a eu pour successeur M. Lombard, ancien avocat général.

Le second siège de conseiller à la Cour de cassation sera très probablement dévolu, en vertu du roulement établi, à un haut magistrat de province, sans doute au premier président d'une grande Cour.

Ces mouvements seront définitivement arrêtés dans un des plus prochains Conseils des ministres.

Premier résultat de la communication si intéressante de M. d'Arsonval à l'Académie des sciences sur le gonflement des pneus par l'acide carbonique : trois automobiles ont envahi hier les cours de l'Institut et l'on a pu entendre les hurlements du vieux palais Mazarin se renvoyer l'écho de leurs trompes d'appel.

Les chauffeurs venaient se renseigner tumultueusement. C'était la première fois que les pavés du dix-septième siècle formaient le sol des vieilles cours de l'Institut étaient violés par des carrosses aussi modernes, et de pareille révolution l'aimable M. Pingard fera quelque malade.

C'est demain que sera ouverte, à la galerie Georges Petit, l'exposition de la collection Choquet. On sait, par les préfaces de MM. Théodore Duret et L. Roger-Miles, qui sont placées en tête du catalogue illustré, quel amateur délicat fut M. Choquet, et quelle admirable collection il avait patiemment réunie. On n'y compte que des tableaux modernes, et, par une fantaisie de goût singulièrement ardent à l'apostolat, les œuvres de Cézanne, Manet, Monet, Sisley et Berthe Morizot s'accrochent à merveille du voisinage de Delacroix, de Courbet et de Tassart. Il y a, de ces écoles qui semblent si diverses, des chefs-d'œuvre qui se haussent hors de la contemporanéité.

Les objets d'art et d'ameublement, les anciennes porcelaines tendres de Sèvres, l'orfèvrerie, les sièges et meubles du dix-huitième siècle, qui complètent la collection, méritent, ainsi que les tableaux, aquelles et dessins, le succès qui leur sera fait pendant les trois journées de vente, les 1^{er}, 3 et 4 juillet. L'exposition durera deux jours, le 20 et le 30 juin.

Le catalogue, qui constitue un beau livre d'art imprimé chez Georges Petit, se trouve chez M^{re} P. Aulard, P. Chevalier et L. Brière, commissaires-priseurs ; les experts sont MM. Georges Petit et Mannheim.

INSTANTANÉ

PRINCE ET PRINCESSE VLADIMIR BARIATINSKY

Pour le centenaire de Pouchkine.

Ce sera un événement des plus parisiens que la conférence dont nous donnons ailleurs le programme, et que fera aujourd'hui, à trois heures, à la Bodinière, le prince Vladimir Bariatinsky, accompagné de la plus belle et de la plus grande artiste russe, Lydia Yavorskaïa, qu'il a épousée, et de M. Youriev, le jeune premier du Théâtre impérial de Saint-Petersbourg.

Les Bariatinsky sont, on le sait, une des plus grandes familles de Russie. Le prince Vladimir est le petit-neveu du célèbre maréchal qui fit la conquête du Caucase, et le fils du général aide de camp attaché à la personne de S. M. l'Impératrice douairière.

Il a débuté dans la vie comme officier de marine, à bord du vaisseau impérial *Etoile Polaire*, mais l'amour l'emporta un beau jour sur l'espoir des grades et des honneurs, et le prince, qui est jeune, blond et beau, épousa la blonde et ravissante Lydia Yavorskaïa.

Depuis lors, le prince s'est consacré à la littérature, et, parlant et écrivant le français comme un Parisien, il a traduit en français plusieurs poètes russes, et il a traduit en russe *Iscyl*, *Grissidis* et *Zaza*, collaborant ainsi aux succès de sa femme.

Elle : nièce de l'ancien ministre des voies et communications, ayant du sang français dans les veines, de l'ancienne famille d'émigrés de Hubbert (Hubine de La Mothe-Rouvray) ; est entrée au théâtre poussée par la passion de l'art, et tout, dans son jeu et sa diction, dénote ce feu sacré qui fait les grandes artistes. Toutes ses créations ont été des triomphes, et dans la *Princesse lointaine*, dans les *Romanesques*, dans la *Cloche engloutie* de Hauptmann, et dans le répertoire de Sarah Bernhardt et de Réjane, elle a rappelé avec un égal succès la tendresse, la puissance, l'enjouement ou la grâce féline, la verve et le charme capiteux de ces grandes artistes.

C'est une séductrice, et elle adore son mari !

C'est le ménage le plus uni et le plus heureux que l'on puisse voir : même amour, même passion de l'art.

A la galerie Georges Petit.

Nous continuons la série des prix intéressants auxquels ont été dispersés les numéros les plus recherchés de la collection laissée par feu M. Ph. Sicel :

OBJETS VARIÉS. — N° 317, poignard persan à lame évidée et gravée, très beau travail ancien, 1,050 fr. ; n° 318, demi-armure d'enfant en fer gravé à l'eau-forte, seizième siècle, 1,350 fr. ; n° 321, harpe en bois laqué vert et or, dix-septième siècle, 1,450 fr. ; n° 324, grand camée ovale à deux faces sur agate, travail italien du dix-septième siècle, 1,700 fr. ; n° 342, lot de cristaux pour lustres, 1,880 fr., etc.

RÉGULATEURS, PENDULES ET CARTELS. — N° 334, horloge et baromètre-applique en bronze ciselé et doré, provenant de la collection de lord Lonsdale, 20,000 fr. ; n° 365, régulateur du temps de la Régence, 3,500 fr. ; n° 368, pendule à cadran tournant, la base en ancienne porcelaine de Sèvres, époque de Louis XVI, 11,000 fr. ; n° 387, pendule Louis XVI à mouvement octogone, en bronze doré, avec une base décorée de biscuit de Wodgmoor, 8,850 fr. ; n° 388, grande pendule du temps de Louis XVI, bronze doré, 3,450 francs ; n° 389, autre pendule de la même époque, 5,020 fr. ; n° 370, pendule du temps de Louis XV, en bronze, 1,600 fr. ; n° 373, pendule de la même époque, cadran signé : J. B. Baltazar, 1,490 fr. ; n° 374, cartel du temps de Louis XV, 1,900 fr. ; n° 375, pendule de l'époque Louis XVI, cadran signé : Peignot aux 15-20, socle marbre blanc, 2,350 fr. ; n° 376, autre pendule de la même époque, 2,280 fr. ; n° 378, pendule Louis XVI à pilastres et à lyre, cadran signé de Léprieu, horloger du Roy, 1,450 francs.

BRONZES D'AMEUBLEMENT. — N° 407, paire de candélabres à six lumières, en bronze doré, époque Louis XVI, 3,900 fr. ; n° 408, paire de candélabres à quatre lumières, en bronze doré, base en marbre blanc et rouge griotte, 3,000 fr. ; n° 409, candélabres en bronze vert et bronze doré, 1,130 fr. ; n° 413, paire d'appliques à deux lumières, époque Louis XVI, 2,500 fr. ; n° 414, deux grandoles de bronze doré et ciselé, 5,550 fr. ; n° 416, paire de candélabres à quatre lumières, époque Louis XVI, 2,550 fr. ; n° 419, deux bouts de table à trois branches porte-lumières, en bronze ciselé et doré, 1,430 fr. ; n° 420, deux autres bouts de table, époque Louis XVI, 1,150 fr. ; n° 421, paire de candélabres à trois lumières, 2,800 fr. ; n° 423, deux bras-appliques, à trois lumières, bronze doré, 1,700 fr. ; n° 424, deux candélabres Louis XVI, en bronze à patine brune, 1,660 fr. ; n° 428, deux bras-appliques en bronze, 1,500 francs.

MEUBLES. — N° 502, grande armoire du temps de Louis XIV, en marqueterie de Boulle, 11,000 fr. ; n° 503, coffre de mariage et sa table-support, du temps de Louis XIV, 4,100 fr. ; n° 504, deux meubles à hauteur d'appui, avec tablette de marbre porteur, époque de Louis XIV, provenant de la collection de lord Essex, 12,100 fr. ; n° 505, deux grands meubles à hauteur d'appui, décorés

de marqueterie d'écaïlle, d'ébène et de cuivre, premières années du dix-huitième siècle, 7,000 fr. ; n° 506, grande armoire-bibliothèque en ébène, ornée de bronzes ciselés et dorés, époque Louis XIV, 9,000 fr. ; n° 507, armoire de la même époque, en bois noir, avec filets de cuivre et bronzes, 5,900 fr. ; n° 509, bureau plat, époque Louis XIV, 6,400 fr. ; n° 511, trois gains Louis XIV, en marqueterie de cuivre sur écaïlle, 2,400 francs.

La sixième et dernière vacation aura lieu aujourd'hui.

Savez-vous que le corps de chacun de nous peut fournir assez de graisse pour confectionner 6 kilogrammes de bougie, assez de carbone pour faire 65 grosses de crayons et assez de phosphore pour en boutonner 820,000 allumettes ! Selon les chimistes compétents, les proportions augmentent considérablement chez les personnes qui font usage de tonique comme le Quinquina Dubonnet, pris pur ou, par les chaudières, additionné de sirop de citron et d'eau fraîche.

Le premier coup de pioche vient d'être donné aux fondations du Palais du « Maréorama Hugo d'Alési » qui va bientôt se dresser à l'angle de l'avenue de Suffren et du quai d'Orsay, dans la splendeur de son style oratoire.

Le « Maréorama » vient d'être compris dans l'enceinte de l'Exposition, où il reçoit une concession de terrain pour compléter l'emplacement que lui avait concédé la Ville de Paris. La Société du Maréorama a immédiatement commencé et pousse avec activité la construction de son palais agrandi, pendant que la machinerie s'achève sous l'habile direction de l'ingénieur Voirin, et qu'après avoir pris ses vues de Tunis, d'Alger, de Naples et de Venise, le célèbre peintre Hugo d'Alési termine à Constantinople — où, par parenthèse, il a été reçu d'une manière particulièrement flatteuse par le monde officiel — les maquettes de ce travail gigantesque, où il mettra tout son admirable talent.

Quelques pensées :

— Comprenez-vous ces Anglais ? Ils assomment le monde avec leurs continuelles romances sur le *home*, le *chez soi*... et ils sont tout le temps chez les autres.

ou pour aller trois ou quatre fois par an à Paris, chez sa fille. Ici on la connaît à peine et je l'ai trouvée seule à chaque visite que je lui ai faite. Pauvre femme ! Avant-hier elle ouvre son journal, le premier qu'elle ait l'habitude de lire en se levant, et elle y voit... En vérité je n'ose pas répéter... Ses lunettes s'en sont détachées de ses cheveux blancs et elle s'est déridée : « Oh ! ma fille ! que va penser de cela ma fille ! » Oui, on racontait que, par un de ces raffinements que dans les romans les plus audacieux l'imagination n'a jamais inventés, Mme Godard avait fait faire exprès à Saint-Malo un tombeau où elle avait enfoncé son mari et... son amant.

Je l'ai décrite comme une femme de tête. J'ai eu le plus grand mal à l'empêcher, aidé en cela par son pasteur, M. Collet, qui m'a compris, de faire un procès. Elle voulait se rendre immédiatement chez le commissaire de police, l'inviter à faire ouvrir le tombeau, à constater qu'il ne contenait qu'une bière. Tout cela aurait provoqué un scandale qui eût pu décider Mme Dreyfus à refuser une habitation dont le jardin semble fait pour l'apaisement des douleurs. Mme Godard s'est contentée d'envoyer au journal qui a propagé les propos précités une lettre rectificative.

Eh bien ! c'était moi qui avais tort de me préoccuper de ces bruits. Comme on le démentait auprès de Mme Dreyfus, en l'invitant à n'avoir point l'air de leur donner raison en refusant l'hospitalité si gracieusement offerte, celle-ci a répondu :

— Ah ! j'en ai entendu bien d'autres ! Et ce matin, à dix heures, on invitait Mme Godard à se tenir prête à recevoir son hôtesse.

Pendant ce temps, M. M. Vigüé, directeur de la police de sûreté générale, et Hennion, commissaire spécial, se promenaient à bicyclette autour de Rennes. On en a conclu qu'ils inspectaient le pays avec l'intention de déterminer le chemin qu'il leur faudrait prendre au prisonnier.

A 3 h. 50, le préfet d'Ille-et-Vilaine est parti pour Dinard, où Mme Dureault a pris ses quartiers d'été ; il a emmené avec lui M. Vigüé, qui ne reviendra à Rennes que demain à midi. Avant de monter dans le train, le directeur de la Sûreté générale nous a fait les déclarations suivantes :

— Il n'y a en tout que sept personnes exactement renseignées sur la façon dont Dreyfus débarquera et sera conduit à la prison militaire. Il arrivera nuitamment, par un chemin qui sera barré à tout le monde, nous compris. Mais, dès que le prisonnier sera dans sa cellule, M. Vigüé lui-même nous donnera tous les renseignements que nous pourrions désirer.

Je rentre en ville où je recueille de nouveaux bruits contre la propriétaire de la rue de Châtillon. J'en contrôle aussitôt deux : ils sont matériellement faux. On peut d'ailleurs répandre à présent sur elle tous les propos que l'on voudra. Le frère aîné de Mme Dreyfus est en train d'émigrer chez la calomnieuse des chambres pour sa sœur, son père, sa mère, toute la famille. Voilà qui répond à tout.

Dans la matinée, des affiches ont été apposées sur les murs de la ville, appel adressé par le Comité catholique de Rennes pour la défense du droit, à la population rennaise. En voici les principaux passages :

Dans quelques jours, vous serez jugés d'une cause qui depuis de longs mois passionne le pays. Il importe à notre justice et à notre honneur national que rien ne trouble la justice.

On cherche dans cette affaire à opposer la magistrature et l'armée. Vous n'écoutez pas ceux qui diraient que notre Tribunal suprême est composé d'hommes sages et vides, qu'il a trait son devoir à l'unanimité, et foule aux pieds la justice. Vous donnez l'exemple du respect du droit et du respect des grandes forces sociales. Vous avez confiance dans les autorités régulières, civiles et militaires.

Vous n'oubliez pas que l'homme que vous jugerez est redevenu un accusé ; il a droit aux garanties qui assurent aux accusés des droits des pays civilisés. Toute manifestation tapageuse semblerait avoir pour but de dicter leur sentence aux juges, et serait en conséquence injurieuse pour le Conseil de guerre.

Cette manifestation, signée de M. Hervé de Kerohant, directeur du Soleil, d'anciens officiers de cavalerie, de prêtres, d'avocats, etc., a produit un effet considérable sur la population.

Charles Chincholle.

A BREST

(Par dépêche de notre correspondant particulier)

Brest, 27 juin.

On commence à s'inquiéter, dans le monde maritime, — je parle, bien entendu, des officiers et des marins qui ne sont pas mêlés aux secrets d'Etat — on commence à s'inquiéter, dis-je, dans ce monde spécial qui connaît si bien la mer et ses routes diverses, du retard du *Sfax*. « Ce croiseur doit marcher à reculons », disait hier un vieux timonier qui a fait vingt fois le trajet de la Guyane à Brest. Tant que l'on a pu croire que le *Sfax* allait ailleurs, qu'il avait stoppé sur un point quelconque tenu mystérieux, on n'avait pas de ces inquiétudes. Maintenant, il est évident pour tous qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire. On le *Sfax* ne donne que la moitié de sa vitesse, ou il lui est survenu quelque grosse avarie en cours de route, et il arrivera, cabin-caba, un de ces matins, éreinté, à bout de forces.

Il y a un port de notre côte bretonne qui n'avait pas encore été indiqué par les lanceurs de nouvelles comme pouvant favoriser un débarquement sans témoins : c'est la presqu'île de Quiberon. Cet oubli des informateurs est aujourd'hui réparé. Je viens en effet de recevoir comme authentique — tout ce que l'on nous dit depuis dix jours est authentique — la nouvelle de l'arrivée de Dreyfus et de son débarquement à Quiberon. Tout ceci se serait passé la nuit dernière. Le *Sfax*, rencontré en mer par le *Tage* aux environs de la pointe de Penmarc'h, aurait reçu l'ordre de rebrousse chemin et d'aller débarquer son prisonnier à Quiberon.

Si l'on examine les lieux, il est très compréhensible que l'on ait eu l'idée d'un débarquement sur ce point. Quiberon est un petit bourg de trois mille habitants à peine, dissimulés le long de la côte. La presqu'île est reliée par un chemin de fer, qui aboutit à Auray, à la grande ligne de Quimper à Nantes, ligne d'Orléans, laquelle passe à Redon. De

Redon à Rennes, le parcours ferré est direct. La distance de Quiberon à Rennes est certainement plus courte que celle de Brest à Rennes. Si vous ajoutez à cela l'avantage d'éviter toute espèce de manifestation en traversant un désert, vous conviendrez facilement que c'est en effet à Quiberon que doit ou a dû débarquer Dreyfus.

Je me borne d'ailleurs à enregistrer le bruit du jour et ne puis certifier qu'une chose, c'est que, ce soir, à six heures, le *Sfax* n'est pas encore à Brest, ce qui serait bien extraordinaire s'il avait, la nuit dernière, déposé Dreyfus à Quiberon.

On le voit, nous sommes toujours en plein dans les suppositions, les potins, les rumeurs. Les reporters continuent à surveiller sans relâche le goullet et la rade, qui ne furent jamais si dépourvus de bateaux, l'escadre du Nord tout entière nous ayant laissés, il y a quinze jours, pour se rendre en Portugal et en Espagne d'où elle reviendra seulement pour le 14 juillet.

On annonce pour ce soir de nouvelles manifestations anarchistes en faveur de Dreyfus. Les arrestations qui avaient été opérées hier soir n'ont pas été maintenues. Les frères Gosselin et le sieur Bizeux, qui avaient été mis au violon, ont été relâchés ce matin. Au lieu de compaître en police correctionnelle, ils seront simplement traduits devant le Tribunal de simple police.

Pour contrebalancer sans doute le mauvais effet produit par la propagande anarchiste, la Ligue de la Patrie française a délégué ici son trésorier, M. G. Syveton. Celui-ci a organisé pour ce soir une réunion privée. De nombreuses invitations ont été lancées et le représentant de la Ligue espère former à Brest un Comité local, dans les mêmes conditions que celui dont il vient de jeter les bases à Rennes.

Alexis Durand.

Quimper, 27 juin.

Pendant que quelques journaux prétendent que Dreyfus est déjà à Rennes, le bruit court ici avec persistance qu'il débarquera à Quimper, par l'Odéon ou à Pont-Abbé, Concarneau, Douarnenez ou Audierne. Dans cette prévision, des agences de renseignements de Paris ont envoyé des représentants pour surveiller tous ces points, ou se sont mises en rapport avec des personnes de confiance de ces ports de mer, pour qu'elles leur télégraphient l'arrivée de Dreyfus, dans le cas où elle s'y produirait à l'improviste.

Cette arrivée ne pourrait avoir lieu actuellement, dans les ports du sud du Finistère, énumérés plus haut, qu'à l'heure des marées, c'est-à-dire le matin de trois à cinq heures, et le soir de dix heures à minuit. Je me suis assuré, en tout état de cause, qu'aucun mouvement n'avait lieu aujourd'hui à la gare de Quimper et qu'aucun train spécial n'y était préparé.

On nomme aussi Quimper, Morlaix et Roscoff parmi les localités où pourrait débarquer Dreyfus.

Angra, 27 juin.

Contrairement à ce qui avait été annoncé, le *Sfax*, ayant à bord Dreyfus, n'a pas fait relâche ce matin à Fayal, pour faire du charbon.

Le *Sfax* a continué sa route sans s'arrêter.

LEURS CONVICTIONS

Le député, se réveillant. — Ouf ! j'ai bien dormi... Mais quelle journée hier, quand j'y pense !...

MADAME. — Terrible, n'est-ce pas ? Le député. — Enfin ! n'en parlons plus... C'est fini. C'est fini... Nous sommes vainqueurs, voilà l'important.

MADAME. — Tu es content, alors ? Le député. — Oui. Ah ! nous en avons eu du mal à sauver ce diable de ministère...

MADAME. — J'espère qu'il l'en saura gré. Le député. — Je l'espère également. (A la bonne qui entre.) Marie, donne-moi mes journaux. Je ne serais pas fâché de savoir quels sont ceux de mes collègues qui ont voté pour ou contre le cabinet. Il faut reciter ces choses-là.

LA BONNE. — Voici, monsieur. Le député. — Usant. — Ah ! Ah ! Meline a voté contre, naturellement... Tiens ! Ribot s'est abstenu... Comment ! mon collègue d'Indre-et-Loire a voté contre nous... c'est trop fort... je lui dirai deux mots quand je le rencontrerai... Ou est mon nom ? (Il cherche et fait un bond dans son lit.)

MADAME. — Hein ! qu'est-ce qui te prend ? Le député. — Par exemple ! On m'a porté comme ayant voté contre le ministère ! Moi !

MADAME. — Il faut faire une rectification... Le député. — Certes, oui... à moins que... oh ! il me vient un horrible soupçon...

MADAME. — Lequel ? Le député. — Mais c'est impossible... Si j'avais voté contre, je me le rappellerais...

MADAME. — Es-tu sûr ? Pourtant, on ne peut se tromper à l'Official... Le député. — Evidemment.

MADAME. — Tu as dû voter contre. Le député. — Quelle effroyable distraction !

MADAME. — Oui, tu as dû voter contre. Seulement, depuis que le ministère est vainqueur, il te semble que tu as voté pour.

Le député, songeur. — Ce doit être ça... Je vais aller voir Waldeck-Rousseau.

Alfred Capus.

Demain les jeudis d'Hermann-Paul

LA JOURNÉE

Mercrredi 28 juin

Sports : Courses à Colombes (3 h.). — Concours hippique du Polo-Club (3 h. 1/2, Bagatelle).

A l'Hôtel de Ville : Réunion du Conseil général.

A la Sorbonne : Stances des Commissions du Conseil académique (matin et après-midi).

Les Concours d'aujourd'hui : Epreuves écrites pour l'admission au Prytanée militaire de la Flèche. — Deuxième journée des bourses de licence : composition française. — Conservatoire de musique : dictée et théorie.

Concours général des lycées : thème latin (seconde), mathématiques (1^{re} moderne, sciences).

Obsèques : M. Henri Sellier (9 h., Madeleine).

Conférences : Prince Bariatinski sur Pouchkine (3 h., Bodinière).

Réunions : Assemblée générale des artistes de l'Opéra (9 h. du matin, à l'Opéra). — Dîner du Club alpin français, à Enghien (7 h. 1/2, Kiosque chinois).

Anniversaires : Fête de couronnement de la reine d'Angleterre à Rome, bénédiction solennelle, par le Pape, des sacrés *pallia* destinés aux métropoles.

Le Monde et la Ville

SALONS

— Le Président de la République et Mme Emile Loubet donneront demain jeudi un dîner aux Comités de la Société des artistes français et de la Société nationale des beaux-arts, ainsi qu'à un certain nombre de notabilités artistiques et littéraires.

— Ce dîner sera suivi d'une réception à laquelle sont priés, avec leur famille, sans autre invitation :

Les membres du corps diplomatique, les sénateurs, les députés, les membres du Conseil d'Etat, de l'Institut, et de la magistrature ; les officiers généraux et supérieurs des armées de terre et de mer ; les officiers généraux du cadre de réserve et en retraite ; les hauts fonctionnaires des administrations de l'Etat, les membres du Conseil général de la Seine et du Conseil municipal de Paris, les maires et adjoints de Paris, et les personnes en relation avec le Président de la République et Mme Emile Loubet.

— Mme Loubet, femme du Président de la République, vient de lancer ses invitations pour une garden-party qui aura lieu à l'Elysée dimanche prochain, de trois à sept heures.

— Très élégante soirée chez Mme Manuel de Yturbe, pour la pendaison de la crémaillère, dans son hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne. On a beaucoup applaudi MM. Georges Berr, Albert Lambert, et Miles Mante qui font la joie des yeux dans leurs danses Directoire.

Au nombre des invités : Comte et comtesse Tornelli, M. et Mme de Léon y Castillo, comte de Villagrande, M. et Mme de Hegermann-Lindencrone, M. de Souza-Rosa, comte et comtesse Glanville, comte et comtesse Serrius, marquis et marquise de Villavieja, prince et princesse Strozzi, vicomtesse de La Rochefoucauld, vicomtesse Léon de Janz, vicomtesse de Contades, comtesse Clavié, comtesse de Casa Equi, M. et Mme Jules de Broussy, comte de Rohan, M. et Mme Edgar Siern, comtesse Urbarren, Mmes de Escandón, Gervex, Moore, Meritán, Santos-Suarez, de Beistegui, Carroll, etc.

— Nous avons oublié de dire, dans notre compte rendu de la matinée donnée chez Mme Payen, que la chanson du treizième siècle, de Mme G. de Montigny, accompagnée par le cor anglais de M. Bouillon, a été délicieusement chantée par Mlle Carmen de Cazotte.

— Le duc et la duchesse de Sutherland ont donné une soirée très brillante dans leur belle résidence de Stairford. Tout le monde londonien y assistait. Les jardins étaient féeriquement illuminés. Parmi les invités :

S. A. I. le grand-duc Michel Michailovitch et la comtesse Torby, le duc de Teck, les ambassadeurs d'Autriche-Hongrie, d'Espagne, le ministre du Brésil, l'amiral V. Montagu, le duc et la duchesse de Marlborough, le duc et la duchesse de Newcastle, le marquis de Tweeddale, le comte et la comtesse de Dudley, l'honorable et lady Clementina Walsh, lady Grey Egerton, lord Holhead, lord H. de Bunsen, lord H. de Hartmann, Mlle de Jaucourt, le comte de Castellan, lord Elphinstone, M. Marcel Fouquier, lord Durham, MM. Burns, Morris, etc.

RENSEIGNEMENTS MONDIAUX

— L'honorable William Morton Grinnell, ancien sous-secrétaire d'Etat à Washington, arrivé à Paris avec sa jeune femme, est descendu à l'hôtel Castiglione.

— Arrivés à Paris et descendus à l'Elysée-Palace-Hôtel :

M. Alden et sa famille, comte du Bouchage, M. Robert Whyte, M. J. Oswald Jimenis et sa famille, M. et Mme O. G. Hogb, etc.

— S. A. R. la comtesse de Flandre est arrivée avant-hier soir au Mont-Dore, où elle a été reçue à la gare par le maire du Mont-Dore et par le commissaire spécial, qui lui ont souhaité la bienvenue au nom du gouvernement français. Une foule nombreuse a salué la princesse sur son parcours de la gare à l'hôtel.

— Le prince Fabrizio Massimo et sa femme, S. A. R. la princesse de Bourbon, infante d'Espagne, sœur de l'archiduchesse Blanca, sont arrivés, avec leur fille la princesse Marguerite, à Vienne, où ils resteront quelques jours.

MARIAGES

— M. l'abbé Chesnelong a béni hier, à Sainte-Clotilde, le mariage du comte Rouillé d'Orfeuil avec Mlle Anne de Goulaine. Les témoins étaient, pour la mariée : le marquis de Goulaine, son oncle, et le vicomte de Perrien, son cousin ; pour le marié : le vicomte de Chézelles et M. Adrien Moisan, ses cousins. Reconnu dans le cortège nuptial et dans l'assistance :

Baron Tristan Lambert, représentant S. A. R. Mgr de Vendôme ; comtesse Rouillé d'Orfeuil, duc et duchesse de Blacas, marquise douairière de Toulangeon, comte et comtesse de La Panouse, vicomtesse de Tounstain, vicomtesse du Bouchage, duc et duchesse de Mortemart, duc et duchesse de Rohan, comte et comtesse Albert de Mun, M. Charles Bocher, M. et Mme Jules Vasse, comte et comtesse de Beaufort, comte et comtesse de Caraman, marquis et marquise de Lubsac, duc et duchesse des Cars, marquis de Vayrac, général et comtesse de La Rochefoucauld, vicomte et vicomtesse de Gontaut, vicomte de Candiano, général et Mme de Bér, marquis et marquise de Latour-Maubourg, vicomte et vicomtesse de Chasseval, baron et baronne de Nervo, le comte marquis de Mallet, baron et baronne Berthier, baronne de La Roche, marquis de Dreux-Brézé, comtesse de Durfort, comte et comtesse de Durfort, marquise de Rougé, Mlle de Rougé, comte et comtesse Pierre de Rougé, comte et comtesse Lajunias, marquise de Castellane, comtesse et Mlle de Montalembert, comte et comtesse d'Hinisdal, comtesse de Brvas, marquis de Vogüé, marquis de Fragnon, comte et comtesse d'Avary, comte et comtesse Arthur de Rougé, comte et Mlle de Béthune-Sully, comte de La Ferronnays, marquis et marquise de Robien, comte et comtesse de Bréidun, duc de Massa, comte et comtesse de Mar, comte et comtesse de Brou, comte et comtesse de La Rochebelle, baron Albert de Saint-Amand, marquis et marquise de Malterre, marquis et marquise Doria, comte et comtesse J. d'Aramon, comte et comtesse de Villeneuve-Bargemon, comte et comtesse de Montebello, comte et comtesse d'Espouilles, comtes Pierre et René de Beaumont, etc.

La quête a été faite par Mlle Germaine de Rochefort et Yvonne de Goulaine, accompagnées de MM. Alain de Goulaine et François de Grouchy.

Au retour de l'église, réception et lunch chez le comte et la comtesse de Goulaine, dans leurs salons de la place du Palais-Bourbon, où l'on a très admiré la magnifique corbeille et les nombreux et riches cadeaux qui l'accompagnaient.

— M. l'abbé Quignard, curé de Saint-Louis d'Antin, a béni hier encore, en son église paroissiale le mariage de M. Adrien Deleveau, lieutenant au 3^e régiment d'infanterie, avec Mlle Madeleine Turban. Les témoins du marié étaient : M. Philibert-Breban, son beau-frère, et le commandant Fourier de Baccourt du 3^e régiment d'infanterie ; ceux de la mariée : M. Charles Turban, son oncle, et M. Alexandre de Bosredon, ancien sénateur, son grand-oncle.

La mariée a été conduite à l'autel par son grand-père M. Th. de Bosredon, ancien conseiller d'Etat. La quête a été faite par Mlle Marguerite et Jeanne Turban, Jane de Lunel, Anne et Mathilde Durand-Autier, Aimée, Burke-Hon, accompagnées des lieutenants Thierry, Rey, Pierre Breban, Turban et Miraglio. Dans l'assistance :

Comte et comtesse de Sellach, général Picard, M. et Mme Durand-Autier, marquis et marquise de Beauregard, vicomte et vicomtesse de Massacré, le lieutenant-colonel Micheau, le capitaine de frégate Morel de Beaulieu, comtesse de Bardin, le capitaine et Mme Hebert, comte et comtesse de Bér, les capitaines Havard, Renaud et Stuhl, M. et Mme Sébastien de Neuville, M. et Mlle de Horack, M. et Mme Boq de Fouquieres, MM. de Lunel, Radonet, etc.

Le colonel et les officiers du 3^e régiment d'infanterie ont offert une magnifique corbeille de fleurs à la mariée.

Après la cérémonie religieuse, Mme Turban a donné une réception dans ses salons de la rue de Berlin.

— Mgr Latty, évêque de Châlons-sur-Marne, béni aujourd'hui le mariage du baron Emerit de Beaulieu avec Mlle Chastelin, fille du maire de Couvrot et Villers (Marne).

— Mgr Touchet, évêque d'Orléans, a béni en l'église Saint-Patern le mariage de M. Gaston Commeret des Varennes avec Mlle Marie du Hamel de Fougereux. Les témoins du marié étaient : M. Gustave Pommeret des Varennes et le baron de Marsy, capitaine d'état-major ; ceux de la mariée : M. Charles du Hamel de Fougereux et le capitaine Joseph de Laage de Meux.

— M. l'abbé Roull, archiprêtre de l'église Saint-Louis, à Brest, a béni en l'église de Ploumoug, le mariage de M. Ronan Huon de Kermadec avec Mlle Marie de Rodellec du Porzic. Les témoins étaient, pour le marié : M. Haugamou des Portes, sénateur des Côtes-du-Nord, et M. de Bergevin, ses oncles ; pour la mariée : M. de Ferré du Pérou, capitaine de frégate, son oncle, et M. Henri de Rodellec du Porzic, sous-lieutenant de cavalerie, son frère.

Le Saint-Père avait envoyé aux jeunes mariés sa bénédiction apostolique.

DEUIL

— Nous apprenons la mort : — De M. Charles Binder, industriel bien connu, décédé à l'âge de 75 ans. Le défunt était le père de M. Henri Binder, le beau-père de M. Benoit-Champeaux, avocat à la Cour d'appel, et l'oncle de M. Maurice Binder, député de Paris ; — Du docteur Guillaume-Emile Duval, décédé à l'âge de 73 ans ; — De M. Angulo, fils du banquier Raphaël Angulo, décédé à l'âge de 18 ans ; — De la comtesse Huchet de Cintré, née Dupuy, décédée à l'âge de 52 ans ; — De M. Azzi, conseiller général du canton de Vabre décédé à Ferrières ; — De M. Ovide Edmond Beaumont, ancien président de la Société des chefs d'institution, décédé à Paris à l'âge de 67 ans. Ses obsèques seront célébrées ce matin, à dix heures, à Saint-Jacques du Haut-Pas ; — De M. Arthur Maloussena, ancien député, ancien bâtonnier de l'Ordre des avocats de Nice, décédé presque subitement. Ses obsèques seront célébrées à Nice. Le défunt était le fils de l'ancien maire de Nice, qui présida à l'annexion du comté nicois à la France.

Ferrari.

NOTES D'UN PARISIEN

La mode, aujourd'hui, est aux enquêtes et aux contre-enquêtes. C'est comme une aggravation de l'interview, en ce sens que dans une interview vous pouvez toujours dire ce que vous passez par la tête, tandis que dans une enquête il vous faut répondre sur des points précis, et les développer comme vous feriez d'un sujet de concours. C'est, en France, je crois, que cette mode a pris naissance. Mais l'étranger a suivi : il faut bien que de temps en temps il nous emprunte quelque chose.

Un journal viennois a donc ouvert une enquête sur une question fort délicate, et même légèrement indiscrète. Il s'agit de savoir si les comédiennes peuvent payer les toilettes qui leur sont nécessaires pour faire figure au théâtre. La question, la-bas, est d'actualité, car une artiste des plus connues, Mlle Agathe Barcescu, qui devait 40,000 florins à son couturier, a tranché la difficulté en refusant nettement de payer.

La-dessus, les reporters ont demandé à toutes les actrices en vue ce qu'elles pensaient de l'incident, et je dois dire que la réponse a été unanime. Toutes ces dames ont donné raison à Mlle Barcescu. Elles ont déclaré qu'il leur était de toute impossibilité de payer leur toilette avec leurs seuls appointements. A quoi je répondrai, à mon tour, qu'elles n'ont qu'à inventer des actrices françaises. Celles-là arrivent toujours à joindre les deux bouts. Elles ont cependant, elles aussi, de fort jolies toilettes, et il est de notoriété publique qu'elles ne vivent que de leur art. Elles n'arrivent donc à tenir leur rang que par des miracles d'ordre et d'économie. Les actrices viennoises n'ont qu'à en faire autant : la vertu est toujours récompensée... E.

REVUE DES JOURNAUX

La presse et la séance de lundi.

Le Temps est satisfait :

Ce qu'il faut noter, avant tout, dans cette orageuse séance où le nouveau ministère et la Chambre se sont pour la première fois rencontrés, c'est que la discussion n'a pas passé par un seul moment sur la politique du gouvernement. Pas une critique n'a été adressée à la déclaration ministérielle. De ce fait capital il ressort, pour tout esprit non prévenu, qu'il n'y a, pas, à l'heure présente, deux politiques à faire et que tout gouvernement, quel qu'il fut, en venant devant les Chambres, aurait accepté le formulaire qu'on lui a fait rédiger : l'union sacrée.

La politique est inattaquable : c'est celle que réclame le parti républicain tout entier et dont le pays a véritablement besoin pour rentrer dans une vie normale et féconde.

Les Débats montrent quelque amertume :

Ce ministère, qui a déjà tant fait, et des choses si extraordinaires, pour l'union de tous les républicains, ne semble avoir réussi qu'à les diviser sensiblement plus qu'ils ne l'étaient.

N'ayant pu, cela est trop manifeste, faire cesser les divisions entre les républicains de la Chambre ; les ayant plutôt aggravées, au contraire, il s'appliquera du moins à donner un exemple d'union ministérielle. A défaut de l'union de tous les républicains pour la défense de la République, programme décidé trop ambitieux et chimérique, le ministère travaillera, pendant les vacances parlementaires, à l'union de tous les ministres entre eux, et c'est déjà une très grande tâche.

La Liberté intitule son article : « Une lamentable victoire. »

Tout ce que la presse française compte d'organes socialistes et révolutionnaires, et aussi quelques journaux collectivistes allemands et italiens, comme le *Vorwaerts* et l'*Avanti*, triomphent avec le ministère M. Waldeck-Rousseau partage-t-il la joie sans mélange de ses nouveaux amis ? Le chef du parti républicain conservateur, président du Conseil d'un cabinet où siège la Sociale, est-il, comme les chantres de l'internationalisme, dans l'ivresse des lendemains de victoire ?

L'Eclair rapporte l'incident ci-après :

Hier, dans les couloirs de la Chambre, M. Déroulède et le général de Galliffet se sont trouvés face à face :

— Bonjour, Déroulède, dit le général en tendant la main.

— Ah ! non, mon général, répliqua Déroulède en mettant sa main derrière son dos, pas aujourd'hui.

— Aujourd'hui ou jamais.

— Eh bien ! j'aime mieux jamais ! Et M. Déroulède s'est en allé.

Les futures révélations du général Mercier.

On lit dans le Temps :

Un journal avait raconté que le général Mercier, ancien ministre de la guerre, avait été vu sortant des magasins de M. Marion, papetier, un des experts choisis par la Cour

de cassation pour donner son avis sur le papier pelure utilisé pour le bordereau.

Nous avons vu, cet après-midi, M. Marion dans son cabinet de la cité Bergère :

Il est en effet exact, nous dit-il, que le général Mercier est venu chez lui, et qu'il a vu deux fois samedi dernier, le général, ne m'ayant pas rencontré, est reparti. Enfin, hier j'ai pu avoir avec lui une conversation de quelques minutes.

— Que venait-il faire ?

— Sa visite n'était point mystérieuse. Il voulait savoir si le papier pelure était d'un usage courant ou difficile à trouver en 1894, à l'époque où le bordereau fut écrit. J'ai pu le renseigner, et c'est à peu près ce que j'ai dit à la Cour de cassation. Depuis l'abaissement des tarifs postaux et l'augmentation du poids des lettres, accordée dans les nouvelles conventions, l'usage du papier pelure a été de plus en plus abandonné.

Mais enfin, il n'était pas impossible d'en trouver, pas plus en 1894 qu'aujourd'hui, car j'en ai moi-même à la disposition des clients et j'ai signalé au général Mercier trois ou quatre maisons dans Paris qui en tiennent encore.

Et M. Marion nous remet deux feuilles de ce papier quadrillé et transparent qu'il nous assure être semblable à celui du bordereau.

Je ne le fabrique pas, reprend-il, le le transfère. On nous le livre blanc, et je le colore comme celui-là ou je le garde tel quel m'est fourni.

L'ancien ministre de la guerre se prépare à discuter le procès auquel il a pris une part si grande et il s'entretient de ses renseignements qu'il peut lui être utiles. De là la visite qu'il m'a faite.

Notre conversation n'a pas eu d'autre objet.

« Sous ce titre : « L'Affaire », le général Tricoche écrit dans la *France militaire* un article dont l'importance n'échappera à personne. Il s'adresse à l'armée et, faisant le procès des deux partis en présence, il dit :

Aux adversaires intraitables de la révision, nous disons : que l'on arrête la Cour de cassation, qu'on touche à l'h

cun désir de porter atteinte à l'indépendance du Transvaal; elle veut simplement la justice.

M. Chamberlain, en terminant, a insisté sur ce point que la « pression morale » pouvait encore être employée; mais il n'a pas caché que si les moyens conciliatoires ne réussissaient pas, il faudrait recourir à d'autres moyens, c'est-à-dire à la guerre.

Les journaux anglais approuvent les paroles du ministre. Nous attendons avec une certaine curiosité la réponse qu'il fera le président Kruger.

Maurice Loutet.

PAIN GRILLÉ JACQUET, 52, rue Richelieu
CONTRE LES MALADIES D'ESTOMAC ET L'OBESITÉ

LA CHAMBRE

Mardi 27 juin 1899.

LOIS DIVERSES

Après une journée comme celle d'hier, on pouvait se croire à l'abri des orages. M. Maurice Faure, vice-président, qui remplaçait au fauteuil M. Paul Deschamps, espérait sans doute qu'on lui épargnerait toute agression; la séance lui réservait une déception.

Ces lendemains amènent toujours quelques rectifications au procès-verbal, celles d'aujourd'hui n'ont aucune importance; la majorité ministérielle n'a pas bougé d'une voix. Un député radical du Midi, M. Augé, a fait une réclamation originale. Rappelé à l'ordre hier au milieu d'une bagarre, il s'est plaint que cette pénalité, d'ailleurs bénigne, dont il a été frappé, ne figurât pas au *Journal officiel*. Il en a tiré gloire et exigé qu'elle fut rétablie au compte rendu.

M. Augé. — J'ai eu l'honneur d'être rappelé hier à l'ordre par le président: c'est un honneur auquel je tiens.

Ce rappel à l'ordre ne figure pas au *Journal officiel*: je tiens à ce qu'il y soit mentionné.

Il est des rappels à l'ordre qui honorent. (Bruit sur divers bancs.)

On m'a accusé hier d'être d'une injustice révoltante: mon injustice n'égale pas encore la partialité du président. (Mouvements divers.)

M. le président. — Je prie l'orateur de ne pas attaquer le président absent; sinon, je serai obligé à mon tour de le rappeler à l'ordre.

M. Augé. — Je termine en déclarant que je n'ai pas de leçon à recevoir d'un président académicien.

J'ai entendu souvent des députés protester contre le rappel à l'ordre dont ils étaient l'objet; c'est la première fois, si j'ai bonne mémoire, qu'un député se fâche parce qu'on lui a supprimé son rappel à l'ordre.

Cet léger incident avait d'ailleurs passé presque inaperçu lorsque M. Paul Déroulède est monté à la tribune pour déposer une proposition en faveur de laquelle il a demandé l'urgence. Il a donné ses motifs sans provocation, sans colère, et ce n'est vraiment pas sa faute si l'opération si simple qui consiste à solliciter de la Chambre un vote approbatif, en quelques instants, abouti au plus violent des tumultes.

M. Paul Déroulède. — Je réclame l'urgence pour un projet de révision des lois constitutionnelles, conformément à l'article 8 de la Constitution de 1875, qui dispose que les Chambres peuvent délibérer séparément pour la révision des lois constitutionnelles et à l'article additionnel de loi du 13 août 1885 qui confie la révision pour la forme républicaine que les personnes de nous ne met en question. (Exclamations et rires à gauche et au centre.)

Je réclame que personne de nous ne mette en question la forme républicaine. Je demande que la Constitution soit révisée sur les bases suivantes: « La Chambre juge nécessaire d'écarter la révision pour la forme républicaine que les personnes de nous ne met en question. (Exclamations et rires à gauche et au centre.)

Si je demande l'urgence, c'est que je crois que nous sommes assez pressés de délibérer. On a hâte de nous donner des vacances pour se donner à soi-même de pleins pouvoirs. (Applaudissements sur quelques bancs à l'extrême gauche et à droite.)

Je ne voudrais pas que la campagne que je compte mener en faveur de la révision, au Parlement et en dehors du Parlement, fut considérée comme une menée factieuse.

La République est instable; mais la Constitution ne l'est pas. C'est elle que je prétends combattre.

Le but que je poursuis est de substituer à la République pour et par le Parlement, la République pour et par le peuple.

Je demande au Parlement de voter l'urgence.

Les nationalistes applaudissent; la majorité s'apprête à repousser l'urgence, et un simple scrutin suffira pour tout terminer, sans agitation ni trouble, lorsque M. Alexandre Bérard, dans un but louable, a la malheureuse idée de rappeler à la Chambre qu'il existe déjà une Commission des lois constitutionnelles dont il est le président et à laquelle on pourrait, sans autre formalité, renvoyer la proposition Déroulède.

Alors M. Déroulède, qui tient à compter ses partisans, insiste pour avoir un vote et ce désir, très naturel, très parlementaire, commence à échauffer les esprits. On affecte d'y voir une manifestation dirigée contre la Chambre elle-même et le président du Conseil prend la parole:

M. Waldeck-Rousseau, président du Conseil, ministre de l'Intérieur. — Je n'ai pas besoin de dire à la Chambre que le commentateur très court et très réservé de M. Déroulède n'est pas, cependant, pour rallier le gouvernement à ses idées. Le président de la Commission chargée d'examiner la proposition tendant à la révision des lois constitutionnelles a fait remarquer que cette Commission était déjà saisie d'un certain nombre de propositions.

Le gouvernement, comme M. Bérard, demande que la proposition de M. Déroulède soit renvoyée à cette Commission. (Très bien! très bien!)

« Eh bien, soit! Volons! » s'écrie M. Déroulède. Il a raison, car c'est l'affaire de cinq minutes. L'argument que lui opposent quelques députés est absolument incompréhensible. Armés d'une interprétation fautive et abusive d'un article du règlement, ils prétendent qu'il suffit au président d'une Commission de réclamer qu'on lui renvoie toutes les propositions qui semblent rentrer dans son mandat pour que ce renvoi soit obligatoire, sans scrutin. C'est tout simplement absurde; pour mieux dire, ce serait une usurpation contre le droit même de la Chambre, qui peut toujours, quand il lui plaît, nommer une Commission nouvelle pour examiner une nouvelle proposition.

Droite et gauche se chicanent là-dessus pendant un quart d'heure:

Voilà à gauche. — Nous demandons le renvoi à la Commission.

Le renvoi est de droit.

M. le président. — Le renvoi ne serait de droit que s'il était demandé par la Commission elle-même.

M. Alexandre Bérard. — J'ai l'honneur d'être président de la Commission. Je demande le renvoi de la proposition de M. Déroulède.

M. le président. — Le renvoi est de droit. La proposition est renvoyée à la Commission de révision.

M. Lasies. — Je demande la parole. (Bruit.)

M. Paul Déroulède. — Je réclame le vote sur l'urgence. (Bruit.)

M. Lasies. — Je demande la parole pour un rappel au règlement.

M. le président. — Vous avez la parole.

M. Lasies. — Je regrette que M. le président m'oblige à user d'un subterfuge pour monter à la tribune. (Vives interruptions à gauche.)

M. le président. — Je vous rappelle que vous avez la parole pour un rappel au règlement.

M. Lasies. — J'avais demandé la parole pour répondre à M. le président du Conseil.

M. le président. — Je fais remarquer à M. Lasies qu'il est dans l'erreur. La Commission ayant demandé le renvoi de la proposition de M. Déroulède, j'ai dit que le renvoi était ordonné. C'est après cela que M. Lasies a demandé la parole.

M. Lasies. — Je voulais simplement faire cette remarque essentielle, que ceux qui s'opposent à l'urgence sur la proposition de M. Déroulède sont précisément ceux qui, en déclarant l'urgence, (Très bien! très bien! sur un grand nombre de bancs.)

M. Lasies. — Je dis que ceux qui s'opposent à l'urgence sont précisément ceux qui, pendant la campagne électorale, ont le plus fortement demandé la révision de la Constitution. Ils ont dit devant le pays la responsabilité de leur vote et de leur obstruction. (Très bien! très bien! à droite.) — Interruptions à gauche.

On commence à ne plus s'entendre et la querelle menace de s'éterniser. Avec son bon sens habituel, M. Viviani cherche à couper court: « Volons! Ce sera plus vite fait... Avez-vous donc peur d'un scrutin? »

M. Viviani. — Il serait vraiment peu digne de perpétuer une pareille discussion. Pour éviter toute équivoque, je demande à M. le président de la Commission de retirer sa demande de renvoi, et à M. le président de la Chambre de mettre aux voix l'urgence sur la proposition de M. Déroulède.

M. Jules Jaluzot. — C'est notre droit d'avoir un vote.

M. Viviani. — Quant à moi, partisan de la révision de la Constitution et de la suppression du Sénat... (Applaudissements ironiques au centre et à droite.) Je constate avec joie combien les choses vont vite et bien, et combien nos collègues du centre et de la droite, les partisans de la suppression du Sénat, se félicitent. (Applaudissements à gauche.)

Mais ce n'est pas une raison, parce que je suis partisan de la révision de la Constitution, pour qu'aujourd'hui je sois dupe de la proposition qui nous est soumise. L'honorable M. Déroulède demande la révision plébiscitaire, la proposition comme c'est son droit, est dirigée contre le Parlement. C'est pourquoi je voterai contre l'urgence. Je suis pour le régime de la parole et non pour le régime du sabre. (Très bien! très bien! à l'extrême gauche.)

M. Alexandre Bérard comprend qu'il a fait fausse route et se range à l'idée de M. Viviani: « Volons! » Mais déjà les apostrophes se croisent dans un vacarme infernal au milieu duquel s'écrit, sans succès, la sonnette du président. M. Jaluzot, M. Bérard, une demi-douzaine d'autres députés essaient vainement de dominer le tapage. M. Déroulède, qui a la voix forte, y réussit un instant; il profite de l'occasion que de maladroits adversaires lui ont offerte pour là her tout ce qu'il a sur le cœur, et nous voilà en pleine réunion publique. J'emprunte au compte rendu officiel le tableau de cette nouvelle tempête — dans un verre d'eau:

M. Paul Déroulède. — Je demande à la Chambre de voter sur l'urgence que je réclame, et, après les observations présentées par M. Viviani, j'ai le droit de m'expliquer. Je ne puis laisser travestir par notre collègue le sens de ce vote, ni accepter le commentaire qu'il a donné de mes paroles. Ce n'est pas ma faute si ma proposition prend ces allures de débat. On donc M. Viviani voit-il dans mon texte la République plébiscitaire? (Bruit à gauche.)

M. Simyan. — Avez le courage de demander ce que vous voulez réellement!

M. Paul Déroulède. — Voici les termes de ma proposition: « La Chambre juge nécessaire d'écarter la révision pour la forme républicaine que les personnes de nous ne met en question. (Exclamations et rires à gauche et au centre.)

Je demande la révision des lois constitutionnelles. Quand nous y serons, chacun dira de quelle façon il l'entend. (Très bien! très bien! sur divers bancs.)

M. le président. — Vous discutez le fond.

M. Paul Déroulède. — On l'a discuté déjà. J'en appelle à la bonne foi de M. Viviani: je n'ai pas prononcé les paroles qu'on semble me reprocher.

Et savez-vous de qui est la formule que je viens de lire? Elle est de Camille Pelletan qui l'a proposée il y a quinze ans, je la lui ai empruntée. (Très bien! très bien! sur divers bancs.)

Je tiens à ce que ce vote fut rendu; il faut que le peuple sache que la révision ne sortira jamais des voix et moyens parlementaires. Il faut le lui démontrer. Il faut sortir de l'ornière. (Interruptions et bruit.)

Je réclame que je suis un plébiscitaire convaincu. Je me demande de quel côté est la liberté et la réaction, si c'est du côté de ceux qui veulent se fier à la souveraineté populaire ou de ceux qui en ont peur.

Je propose, d'une part, de consulter le peuple; d'autre part, de réunir une Constituante, l'ignorer si le peuple vous donnera un sabre, l'ignorer si vous le méritiez; mais depuis vingt-neuf ans de parlementarisme, vous n'avez servi aucune cause sociale ni nationale. (Nouveaux bruits.)

M. le président. — Monsieur Déroulède, vous êtes un patriote, dites-vous... (Bruit et interruptions à l'extrême gauche et à droite.)

M. Paul Déroulède. — Ici, ce sont des députés, ce n'est pas la France. (Vives interruptions à gauche.)

M. Bérard. — Vous êtes la contrepartie du patriote.

M. le président. — Monsieur Déroulède, vous qui vous déclarez un patriote... (Interruptions à l'extrême gauche et à gauche.)

M. Paul Déroulède. — Je prie la Chambre de constater que je fais bien rarement appel à son patriotisme et pour cause. (Exclamations à gauche.) Je ne parle pas ici du patriotisme: j'en parle au peuple, mais ici jamais. Je vous parle de vos intérêts. (Bruit à gauche.)

M. Simyan. — Venez en parler chez nous, du patriotisme!

M. Paul Déroulède. — Oui, j'irai demander au peuple si votre Président élu paraît au peuple supérieur à un Président plébiscitaire; si un chef de peuple, quand il y en aura un, admettra votre désordre et votre anarchie. (Interruptions au centre et à gauche.)

Où, si le peuple consulté dans ses comices déclare qu'il faut donner un maître à cette Chambre et un serviteur au pays... (Vives interruptions à gauche, à l'extrême gauche et au centre.)

M. le président. — Monsieur Déroulède, je vous rappelle à l'ordre.

M. Paul Déroulède. — Vous êtes la République plébiscitaire; vous êtes la République; mais la République des États-Unis c'est aussi une République. (Bruit et interruptions.)

Il est essentiel de déclarer à cette tribune qu'il n'y a pas une seule forme de République, que la République du peuple est aussi une forme de République. C'est aussi cela que le pays sache comment va voter le Parlement. (Bruit et interruption à l'extrême gauche, à gauche et au centre.)

Voici ce qui sortira de ce vote. Ceux qui sont satisfaits de la Constitution actuelle repousseront l'urgence, ceux qui comprennent que le pays souffre la voteront. Je sais bien que le Parlement ne la votera pas; mais cela que le pays sache comment va voter le Parlement. (Bruit et interruption à l'extrême gauche, à gauche et au centre.)

Vous voyez comment, dans cette Chambre surchauffée, la moindre étincelle suffit pour enflammer les poudres et déterminer une explosion. Des deux côtés on est à feu. On crie, on beugle, on hurle. A partir de ce moment, aucun orateur ne pourra lutter contre la vocifération universelle. M. Dumont (du Jura) l'essaye et s'y brise la voix. Pour comble de disgrâce, il ne veut pas quitter la tribune, il s'y adosse, il s'y accroche; cent députés se lèvent et font mine de sortir. Le président assourdi, ahuri, submergé, vaincu, se décide enfin à faire ce qu'on appelle le coup du chapeau. Il se couvre, et la séance est levée.

On a tout simplement perdu trois quarts d'heure. Quelle malencontreuse pensée que d'avoir réuni devant un scrutin liquidateur et sauveur!

Si malencontreuse, qu'à la reprise de la séance on finit, de guerre lasse, par où on aurait dû commencer. On vote et le bénéfice de l'urgence est refusé à la proposition Déroulède, par 370 voix contre 70.

Le reste de la séance a été consacré à la discussion de quelques lois utiles.

On a voté à M. Millerand, ministre du commerce, un crédit supplémentaire pour l'application de la loi relative aux accidents du travail. Sans contrôleurs, il est impossible qu'elle fonctionne, et les contrôleurs coûtent cher. M. Bertrand et M. Le Chevallier, deux bons députés qui veillent sur la bourse des contribuables, ont demandé à MM. Millerand et Cailiaux, dans leur nombreux personnel, ils ne pourraient trouver, grâces, ces indispensables coadjuteurs. MM. Cailiaux et Millerand, d'une seule voix, ont répondu: « Non! » MM. Le Chevallier et Bertrand n'étaient pas contents, mais la Chambre a passé outre, elle a voté.

Elle a voté avec le même empressement la loi sur les polices d'assurances contre les accidents, telle qu'elle revient du Sénat, judicieusement amendée. Enfin, elle a voté la loi qui proroge d'une nouvelle année les délais fixés pour la suppression définitive des octrois.

On a pu observer là, une fois de plus, à quel point il est difficile d'appliquer les lois que le Parlement fabrique. Au moment d'en user, on s'aperçoit des difficultés qu'elles soulèvent, des obstacles qu'elles rencontrent et on les ajourne au grand déplaisir des intéressés.

Les vœux de MM. de la Perrière et Lanson et Augé; mais on leur a objecté qu'on ne pouvait pas ruiner Paris en lui supprimant son octroi à la veille de l'Exposition. La discussion a mis en lumière le talent de deux excellents *debateurs* d'affaires: le ministre des finances, M. Cailiaux, et le rapporteur, M. Morel.

J'allais oublier une dernière loi sur les primes à l'industrie des schistes. La Chambre les a prorogées pour six ans. M. Vaillant présentait un amendement aux termes duquel le bénéfice de la loi n'aurait été accordé qu'aux industriels qui, d'accord avec leurs ouvriers, accepteraient une durée maxima de la journée de travail et un minimum de salaires.

M. Millerand a démontré à M. Vaillant que son amendement n'était pas bon. M. Vaillant a fait la grimace.

Pas-Perdus.

LE SÉNAT

On se souvient que M. Guyot a présenté et fait voter par la presque unanimité du Sénat une motion qui équivalait à un ordre du jour de confiance. Vingt-cinq sénateurs seulement ont refusé de s'associer à ce vote; ils ont tenu à prouver, sans qu'on sache pourquoi, qu'ils sont de mauvais joueurs. C'est M. Halgan qui a cru devoir faire cette démonstration.

M. Halgan. — Hier, après que M. le garde des sceaux eût descendu de la tribune, M. Guyot, saisi d'un beau zèle (interruptions à gauche), a déposé une motion d'ordre qui a été votée immédiatement.

Le 19 mars 1890, M. Fallières lisait une déclaration à cette tribune. Quand elle fut terminée, M. de l'Angle-Beaumanoir voulut parler. M. le président Le Royer lui refusa la parole en disant: « Il est de tradition que l'on ne répond pas à une déclaration du gouvernement. » Paut-il en conclure qu'on a seulement la parole pour adresser des éloges au gouvernement et non pour le blâmer?

M. le président. — Entre les deux cas, il n'y a aucune espèce de similitude. En 1890, on voulait porter à la tribune une discussion sur la déclaration que venait de faire le gouvernement, tandis qu'aujourd'hui il s'agit d'une simple motion d'ordre qui n'a provoqué aucune espèce d'objection de la part de M. Halgan, qui était présent à la séance. (Sourires.)

L'incident est clos; c'est un peu de bruit pour rien.

Une interminable discussion s'engage ensuite sur l'ajournement, demandé par M. Leygues et combattu par M. Combes, du débat sur la réforme de l'enseignement secondaire.

Le ministre de l'instruction publique veut qu'on attende la fin de l'enquête poursuivie par la Commission que M. Combes préside; il désire qu'il s'établisse, entre le Sénat et la Chambre, une entente profitable à tous; avant d'aborder une pareille question, il faut s'entourer de toutes les lumières.

Mais M. Combes exige qu'on vote la proposition de loi sur l'heure, afin de défendre la République contre les dangers résultant de l'enseignement congrégan-

niste. Il adjure le Sénat de ne pas perdre un seul jour, de ne pas accorder un délai, car l'ennemi est à nos portes.

M. Combes. — Dans les troubles derniers, on a vu au premier rang ces fils des classes dirigeantes, qui étaient autrefois élevés dans l'Université. On a injurié le Président de la République, et la Cour de cassation, et l'armée, et l'Université elle-même. Tout cela est dû à l'action de l'enseignement congréganiste contre la République. N'attendez plus: agissez!

Tant d'éloquence est dépensée en pure perte; le Sénat, évidemment, ne partage pas les terreurs de M. Combes et, par 138 voix contre 110, il prononce l'ajournement; mais il décide qu'il discutera la proposition de loi, toute affaire cessante, dès la première séance de la session extraordinaire.

Les sénateurs, avant de s'ajourner à jeudi, se préoccupent de faire un sort à cette proposition de M. Bisseuil qui interdit aux membres des deux Chambres d'exercer les fonctions de ministre: ils refusent de la prendre en considération. C'est le convoi du pauvre.

P. B.

P.-S. — Les bureaux du Sénat ont élu la Commission chargée d'examiner la proposition de M. Joseph Fabre établissant, pour la presse, la juridiction de droit commun.

Ils ont nommé MM. Cordelet, Delpech, Joseph Fabre, Francoz, Thorel, Combes, Bourgaud, de Sal, Bernard Lavergne, tous favorables.

Autour des Chambres

Lendemain de bataille

L'opposition, épuisée par son grand effort de la veille, semble renoncer à un retour offensif. Convalescente, avec raison, elle a rallié avant-hier tous les députés, tous les aigris, tous les déçus, et qu'elle n'entamera point cette majorité de vingt-cinq voix qui, deux reprises, a sauvé le ministère; redoutant, aussi, avec non moins de raison, d'être abandonné par ces hommes que leur grandeur d'âme incline à voler au secours du vainqueur, elle se résigne aux escarmouches, aux coups de main tentés par les enfants perdus, et une profonde lassitude, un grand découragement la poussent à accepter ou à subir ces vacances que la Chambre désire prochaines.

Les incidents tumultueux de la séance d'hier sont, au surplus, très propres à vaincre les résistances et les répugnances de ces échauffés, heureusement peu nombreux, qui ne peuvent vivre que dans l'atmosphère du Palais-Bourbon.

Seul, ou presque seul, M. Pelléan exige qu'on siège même pendant la canicule. La Chambre est tout à la fois pour lui une manière de cercle pendant l'hiver, et de Casino pendant l'été, où il passe fort agréablement ses journées.

Les lois lui donnent l'illusion d'une plage; la vue de l'eau lui suffit. Lorsqu'on le tire de ce lieu de délices, où il se dépense en propos inutiles, en opposition stérile, il est comme un poisson sur la paille.

C'est également à cet infortuné poisson que ressemblent nos progressistes. Ils comprennent que, s'ils persistent dans leurs divisions, s'ils prouvent en chaque rencontre leur impuissance, il n'y aura bientôt plus que deux partis aux prises: les socialistes et les nationalistes.

Encore un peu de temps, et ils ressembleront à ces radicaux, nuance Durand-Beaumetz, qu'on oublie systématiquement dans toutes les distributions de portefeuilles; ne comptant plus, on néglige de compter avec eux.

Les républicains modérés ont l'ambition, parfaitement légitime, de prouver qu'ils existent encore, de reprendre leur ancienne influence et d'exercer une action sur le Parlement. C'est pourquoi ils songent à se reconstituer, avec un nouveau programme, sous d'autres chefs, car les anciens ne les mènent plus qu'à la déroute.

La plupart d'entre eux ont définitivement rompu avec le groupe progressiste ou bien oublié, avec préméditation, d'assister à ses rares séances. Ils veulent former un parti moins nombreux, mais plus homogène, où l'on se préoccupera davantage d'affirmer une politique par des discours, par des actes, et beaucoup moins d'employer contre les hommes au pouvoir des ruses de braconnier.

Paul Boq.

P.-S. — A la suite de propos assez vifs, MM. Berteaux et Millerand se sont mutuellement envoyé leurs témoins, MM. Jourde et Doumergue pour le premier, MM. Firmin Faure et le général Jacquy pour le second.

Une rencontre à l'épée aura lieu ce matin.

LA SOMATOSE

Toniques et reconstituants se complètent mutuellement, mais ce serait une injustice de ne pas reconnaître la supériorité des reconstituants, agents naturels, sur les toniques, agents artificiels.

Aussi la Somatose, extraite des seules parties nutritives de la viande, qui est considérée aujourd'hui comme le meilleur des reconstituants, voit-elle chaque jour le nombre de ses défenseurs augmenter. Elle est dans toutes les pharmacies.

Nouvelles Diverses

LA CHARITÉ

Nous avons reçu pour Mme veuve Clémence, recommandée par le *Figaro*: Souvenir A. M. L. W., 20 francs. — Anonyme, 20 francs.

On nous signale une autre infortune que nous aurons trop recommandé à la sollicitude de nos charitables lecteurs: Une famille d'origine polonoise, mais naturalisée, ayant autrefois connu l'aisance, est aujourd'hui réduite à l'indigence complète; le père infirme, la mère malade, un fils instruit mais sans emploi, une fille cherchant à se créer des ressources avec son piano, tous sont des gens fort honorables, pour lesquels nous demandons une occupation, ou, à défaut, les offrandes qu'on voudra bien nous faire parvenir pour eux.

Un drame passionnel s'est passé hier, à dix heures du soir, 11, rue Traversière. M. Schmetz, sculpteur, excité par la jalousie, a tiré trois coups de revolver sur sa femme, Mme Berthe Schmetz, et l'a grièvement blessée au bras droit.

L'état de la victime nécessite son transport immédiat à l'hôpital Saint-Antoine.

Le meurtrier qui a pris la fuite est activement recherché.

M. Jutard, marchand de chevaux, demeurant rue Lauriston, avait congédié avant-hier un de ses palefreniers, dont il était mécontent, un nommé Pharamond Gasse.

Cet individu, après avoir vainement insisté auprès de son patron pour le faire revenir sur sa décision, entra dans une violente fureur. S'armant de son couteau, il chercha à en frapper M. Jutard qui, se trouvant dans le cas de légitime défense, saisit un revolver, dans le but unique d'effrayer son adversaire. Celui-ci se rua, malgré tout, sur son ancien patron, faisant tous ses efforts pour lui arracher son arme.

Dans la lutte qui eut lieu, un coup partit et la balle se logea dans le côté gauche de l'agresseur. Gasse, très grièvement blessé, a été transporté à l'hôpital Beaujon.

Quant à M. Jutard, les constatations qu'il a fournies au commissaire de police, sur le drame qui venait de se passer chez lui, ont pleinement satisfait le magistrat. M. Jutard a été laissé en liberté.

Des malheureux se sont introduits, l'avant-dernière nuit, dans l'église Saint-Sulpice. Ils s'étaient aidés, pour pénétrer dans le monument, de l'échafaudage établi pour servir à des travaux de réparation de la tour de droite. Ils ont brisé plusieurs troncs dont ils ont enlevé, bien entendu, le contenu.

Plainte a été portée chez M. Volet, commissaire de police.

Demain jeudi, de trois heures à six heures, dernier concert gratuit de la saison aux Grands Magasins Dufayel, avec le concours de Mme Auguez de Montalant, de l'Opéra-Comique; de Mlle Grisy, de Mlle Marie Lebay, du Théâtre-Lyrique; MM. Auguez, de l'Opéra, et Godefroy, du Théâtre-Lyrique.

ACCIDENTS

Un cheval, attelé à un camion conduit par Louis Jinnat, ayant été effrayé par le passage d'une automobile, s'est emballé, hier matin, dans la rue des Pyramides. Le conducteur du camion a été projeté sur la chaussée, à la suite d'un choc avec une autre voiture. On l'a relevé assez gravement contusionné sur diverses parties du corps. Après avoir reçu des soins dans une pharmacie, il a été, sur sa demande, ramené à son domicile.

Le cheval, qui avait continué sa course effrénée, a pu être arrêté par un gardien de la paix qui a été légèrement blessé.

Un ouvrier plâtrier, travaillant hier matin sur la toiture d'une maison en construction, rue Réaumur, a perdu l'équilibre et est tombé dans la rue.

Le malheureux, un nommé Eugène Pallence, âgé de vingt-six ans, a été transporté dans une pharmacie. Il est mort pendant qu'on lui donnait des soins.

Un accident du même genre est arrivé, dans la matinée d'hier également, rue de Valenciennes.

Un peintre, Alfred Genton, âgé de trente-deux ans, qui était occupé à repeindre la devanture de la boutique d'un boulangier, est tombé du haut de l'échelle sur laquelle il travaillait. Dans sa chute il s'est brisé la jambe gauche.

Il a été conduit à l'hôpital de la Charité.

LES VACANCES

Les vacances approchent: les uns pensent à l'excursion qu'ils pourront faire, les autres choisissent la villégiature où ils se reposent; mais tous sont préoccupés d'assurer leur confort. Il nous est permis de les fixer sur un point très important; c'est que, baigneurs ou touristes, ils trouveront partout un tonique exquis, le Byrrh: après le bain, il lui survient en facilitant la réaction; après une longue étape, c'est un réconfortant salutaire.

tre conjoints, sur la présence anormale de Mme de la Porte en cet endroit. Quel motif invoqua l'infidèle ? Nous lui laissons le soin de raconter l'aventure de M. Leroy, dans une missive lue à l'audience.

Mon ami,

J'ai été prise ce matin par le commissaire, mon époux et deux témoins ! Heureusement tu n'y étais pas...

Voici ce qu'il faut dire : « Comme il venait des gens chez moi me raconter toutes sortes de choses, je t'ai prié de me prêter la chambre, et alors tu couchais ailleurs quand j'y étais. »

N'avez rien, il est encore temps, car ils veulent te voir avant moi, et ils te diront que j'ai avoué. Non ! ne crois pas.

Une pareille explication parut à M. Leroy par trop sommaire, et il jugea indispensable d'en chercher une autre beaucoup plus vraisemblable à ses yeux.

M. Leroy a donc raconté qu'il connaissait Mme de la Porte depuis quelques mois par l'intermédiaire de sa sœur, Mme Ladigeois, laquelle est une vieille amie à lui.

Or, quand il s'absente, M. Leroy donne ses clefs à Mme Ladigeois, et il fut le premier surpris d'apprendre que sa sœur en avait profité, — et pourquoi ?

Mais, la lettre de Mme de la Porte a gâté les choses et, malgré une plaidoirie spirituelle de M. Voillaume, la prévenue a été condamnée à cent francs d'amende, ce qui va permettre à son mari de corser un peu sa requête en divorce. La comtesse n'en paraît pas émue.

Public très élégant, à la 9^e Chambre correctionnelle, présidée par M. Rouleau, où MM. Bastard d'Estant, président de la Jeunesse royaliste; Georges Choppin, de Fallay, de Ghaïsne de Bourmont et Charles de Cadolle, membres du Comité, comparaisaient, hier, pour infraction à la loi sur les associations non autorisées comprenant plus de vingt personnes.

Remarque : MM. le duc des Cars, le Comte-Grandmaison, comte de Blois, Paul Gros, Chervillat, Roulet, comte de Chabot, J. de Villemandy, baron de Lormais, Raoul de Frechenourt, comte de Castillon de Saint-Victor, comte de Mouchy, Eugène Godofroy, Bertin, Moignier-Hénault, Blachez, etc.

Très courts débats. M. le substitut Bouloche prononce un réquisitoire dont nous avons déjà entendu les conclusions dans trois procès similaires. M. Bastard d'Estant a développé le programme politique du groupe en termes pleins d'éloquence. M. Normand, avocat des prévenus, combat avec énergie cette loi vieille et arbitraire.

Le Tribunal, enfin, suivant la « jurisprudence » adoptée en ces affaires de Liges, condamne les membres du bureau de la Jeunesse royaliste à 16 francs d'amende avec application de la loi de sursis.

George Grippon.

BOITE AUX LETTRES

Versailles, 27 juin 1899.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Le Figaro de ce jour, en racontant l'incident qui s'est passé devant la synagogue de Versailles, dit que des jeunes gens ont passé devant la synagogue en criant : « A bas les Juifs ! » et que le gardien est sorti pour les faire taire. Permettez-moi de rectifier ce détail, qui a son importance. La loge du gardien est placée de telle façon qu'il est impossible d'y entendre des cris venant de la rue.

Ces jeunes gens ont commencé par sonner à la porte de la grille extérieure, sont entrés, puis, arrivés devant une deuxième porte, à l'intérieur de la grille, l'ont ouverte et ont poussé les cris de : « Mort aux Juifs ! » C'est alors que le gardien, attiré par les cris et les coups de canne frappés sur la porte en bois, les a engagés à sortir. Ils lui ont répondu par des coups de canne.

Veuillez agréer, monsieur le Rédacteur en chef, l'assurance de mes sentiments distingués.

BLOCH.

Informations

A l'Élysée. — Mme Émile Loubet a visité, hier après-midi, la crèche de la rue Nollet, fondée par Mme Brès. Elle était accompagnée de son jeune fils Émile, de Mme Nicolas et de M. Poulet.

Elle a été reçue, à l'entrée de la crèche, par M. Desmons, sénateur; Mme de Selves, MM. Laurent, secrétaire général de la Préfecture de police; Bruman, secrétaire général de la préfecture de la Seine; par le maire et les adjoints du dix-septième arrondissement.

Mme Loubet, après avoir parcouru les dif-

férents locaux, a vivement félicité Mme Brès et ses collaborateurs. Puis, le jeune fils de Mme Loubet a distribué des jouets et des gâteaux aux petits pensionnaires de la crèche. De son côté, Mme Loubet a fait remettre cent francs à la caisse de l'établissement.

À son départ, Mme Loubet a été respectueusement saluée par de nombreux habitants de l'arrondissement, qui s'étaient groupés aux abords de la crèche.

Marine. — Le lieutenant de vaisseau de réserve Guierre est promu officier de la Légion d'honneur, au titre de la réserve navale.

Le lieutenant de vaisseau de Comminges est nommé au commandement du torpilleur de haute mer le *Téméraire*, à Toulon.

Colonies. — Le ministre des colonies vient de recevoir de très satisfaisantes nouvelles de la mission Houaille, envoyée à la Côte d'Ivoire pour y étudier le projet éventuel d'un chemin de fer entre Grand-Bassam et l'intérieur de la colonie.

La mission s'est embarquée à bord du *Soudan* pour rentrer en France.

Tous ses membres sont en excellente santé.

Bulletin de santé. — Les docteurs Léon Labbé et Jules Magnin viennent de rédiger le bulletin suivant :

Les suites de l'opération pratiquée à M. Laferrère, gouverneur général de l'Algérie, sont satisfaisantes, mais la cicatrisation exigera un repos prolongé.

Le monument Le Royer. — L'inauguration du monument élevé à la mémoire de M. Le Royer, ancien garde des sceaux, ancien président du Sénat, aura lieu le mercredi 5 juillet, à dix heures du matin, au Père-Lachaise, sous la présidence de M. Fallières, président du Sénat.

Le monument est dû au sculpteur Houdain.

On se réunira à la porte du cimetière, à neuf heures et demie.

Pour les pêcheurs d'Irlande et de Terre-Neuve. — M. Leroux, receveur des douanes à Fécamp, a fondé une œuvre que nous nous faisons un devoir de signaler à nos lecteurs.

La Bibliothèque des marins français est destinée à répartir sur les navires en partance pour l'Irlande et Terre-Neuve tous les livres, vieux ou neufs, qui lui sont envoyés.

Les donateurs peuvent mettre leur nom et une dédicace sur les livres qu'ils veulent bien donner à l'œuvre. A eux de choisir.

Nos pêcheurs d'Irlande et de Terre-Neuve ont de longues veillées tristes que remplissent mal les souvenirs et les conversations. Ils savent tous lire et n'ont rien à lire. N'est-il pas utile de leur procurer de bons livres qui soient pour eux une distraction, une occupation intellectuelle et aussi une instruction, tels que les romans où la mer joue un rôle important, ceux de Jules Verne, de Pierre Loti et autres ?

Ce n'est pas toujours de la haute littérature qu'il leur faut, ni des livres où les passions jouent un trop grand rôle, mais plutôt ceux qui peuvent les amuser sagement, leur donner une douce gaîté, ou un intérêt puisé dans leur propre vie.

Leur vie est assez rude et assez triste pour qu'on essaye de la corriger un peu.

Fête vénitienne. — A l'occasion de sa fête civique, la ville de Neuilly-sur-Seine organise pour demain jeudi, à 9 heures du soir, sur la Seine, en amont du pont de Neuilly, une grande fête vénitienne avec concert, feu d'artifice sur l'eau par Ruggieri. Flottille de bateaux décorés et illuminés.

L'avenue de Neuilly sera illuminée à la lumière électrique par 5,000 lampes de couleur.

Cette fête est donnée au profit de la Caisse des écoles et des écoles maternelles.

Aviz. — L'Union des Propriétaires de Nice prie sa clientèle de Paris de remettre ses commandes, 10, avenue de l'Opéra. Les clients de province et de l'étranger éviteront tout retard en s'adressant, soit aux nombreux représentants et dépositaires de cette excellente marque d'huile d'olive, soit directement au Siège de la Société à Nice, 7, place Delfy.

Figaro à la Bourse

Mardi 27 juin.

Un peu de réaction. C'était à prévoir, puisque nous sommes dans un moment où la consigne est d'être prudent; en sorte qu'on juge à propos de faire un pas en arrière chaque fois qu'on a fait deux pas en avant. Veuillez considérer aussi que la liquidation s'approche à tire d'ailes, et qu'on allège par anticipation les positions trop chargées : il y a, à surtaxe en valeurs espagnoles. On peut, on réalise un peu sur les achats qui avaient été faits en vue du vote d'hier : c'est toujours la politique du « fait accompli ».

Tout cela a quelque peu alourdi le marché, surtout au début; mais, par la suite, de meilleures tendances ont repris le dessus; et si on finit à un niveau inférieur à celui d'hier, les différences, du moins, n'ont rien de bien inquiétant; et il est permis de dire, en somme, que le fond des tendances reste plutôt satisfaisant.

Du reste, tout n'a pas flechi, et les fonds d'Etats ont seuls fait preuve de faiblesse. La fermeté est presque partout ailleurs. Il y a même un groupe de valeurs qui remonte, et avec une certaine rapidité. C'est le groupe des valeurs émises par la Banque spéciale des valeurs industrielles. Sur le bruit que M. Paul Bernhardt, président du Conseil d'administration de cette Banque, était malade, il y a eu un mouvement de panique, peu explicable, dit le *Journal des valeurs indus-*

compréhensif aussi que l'entreprise était au-dessus de sa force et même de sa volonté, pleurant de son impuissance, devenant folle à l'idée de manquer à ses anciennes promesses. Elle bousculait les chaises, tapait les portes, faisait un bruit affreux. Elle aurait désiré que Simone l'interrogeât sur ses façons d'être; alors elle aurait répondu de la belle manière. Mais la jeune femme, partie en songes, ne l'entendait même pas; elle écoutait des voix lointaines et souriait à leurs discours... Et ce sourire exaspérait la vieille.

Avec Roger, son dieu, elle fut brutale; lui non plus ne le remarqua pas; il était assis par terre, entouré de joujoux neufs; de chevaux de bois, de chiens de carton, de soldats de plomb, les alignait en file, et se souciait peu de l'humeur de sa bonne. Tout le monde était ensorcelé. Ce vieux tout des sorts, évidemment; il leur avait tout pris, le cœur, la tête, le corps et l'âme.

De loin, elle se disait : « Qu'il vienne, je le recevrai ! » Il vint, elle ne broncha pas sous son regard, car les yeux de Saint-Jean fixaient les gens en face; d'instinct, il sentait cette servante hostile et son regard s'en durcissait. Elle eut cette colère de voir courir à lui Simone et Roger, l'une les mains tendues, l'autre les bras ouverts; et la porte se referma. Derrière cette porte, elle demeurait, indécise, hagarde, avec une envie de tuer, et toutes sortes de peurs qui la paralysaient.

Ce jour-là encore, ils partirent en voiture, sortirent de Paris, allèrent vers les bois. Ils revinrent encore très tard dans la soirée, après avoir diné dans un cabaret fleuri, au bord de l'eau, près d'une grande route.

Restée seule tout le jour, Marceline avait remaché sa bête, s'était encouragée à la révolte, à la lutte, comme c'était son devoir. Dans son esprit borné, des clar-

rières, organe de la Société, et qui, au sujet de ce mouvement, s'exprime ainsi :

La Banque s'est constituée sur un programme nettement défini, elle a cessé d'être un simple organe de la Société, et elle a été transformée en une véritable entreprise industrielle ou commerciale, en pleine prospérité, donnant des bénéfices généralement progressifs depuis plusieurs années. Les titres des sociétés ainsi constituées sont assurés, de la déduction d'un revenu qu'il est facile de calculer d'après ces bénéfices antérieurs; ils ne présentent aucun caractère spéculatif. Ce sont, au contraire, des valeurs de placement à mettre en portefeuille et à conserver en raison des plus-values qu'elles doivent acquérir par suite de la progression des revenus.

En outre, toutes les fois que la Banque constitue une Compagnie, elle a soin de maintenir à la tête de l'entreprise celui qui en est le créateur, ou qui, par sa direction et son expérience, a amené le développement et la prospérité. Elle assure ainsi la bonne gestion et la progression des affaires.

Jusqu'à présent, en aucun cas la Banque ne s'est écartée de ce programme.

Dès lors, quelle influence peut avoir sur la bonne marche de ces sociétés l'état plus ou moins satisfaisant de la santé ? L'administrateur-délégué de la Banque spéciale des valeurs industrielles ?

Il semble que les porteurs aient partagé la manière de voir exprimée par le *Journal des valeurs industrielles*, et aussi qu'ils ont été rassurés par les nouvelles meilleures de la santé de M. Paul Bernhardt, qui se remet peu à peu des effets du surmenage qu'il s'était imposé depuis deux ans. Nous laissons en effet les *Tabaciers Pousset* et *Royale* à 187.50, les *Biscuits Olibet* à 129, les *Chaussures françaises* à 140, la *Mode nationale* à 115, etc.

Sur nos rentes, les moins-values sont de 5 centimes; le 3/0/0 finit en effet à 101.45 après 100.87 et 101.17 (on fait 101.23 après Bourse), le 2 1/2 0/0 à 102.40. Au comptant, le 3/0/0 a perdu 40 centimes.

L'Italian est à 95.65, en recul de 20 centimes. C'est du même nombre de centimes que fléchit l'Extérieure espagnole à 63.45 après 63 et 63.47. Les 3/0/0 russes 1891 et 1896 sont calmes à 91.20. Le 4/0/0 brésilien perd 25 centimes à 94.25; la *Minas Gerais* finit sans grande variation à 384. Le *Turc* est assez bien tenu à 38.65. Le 2 est en baisse de 15 centimes à 22.90. La *Banque ottomane* reste à 570.

La Banque de France, ex-coupon de 65 fr. nets, gagne 5 fr. à 4,000. C'est de la même façon que sont traités le *Credit lyonnais* à 958 et la *Banque de Paris* à 1,000. Le *Comptoir* est ferme à 612, ainsi que la *Générale* à 600, la *Banque internationale* à 670, etc.

L'Orléans perd 9 fr. à 4,775. Il y a de 7 à 10 fr. d'avance sur le *Lyon* à 1,887 et le *Nord* à 2,170.

De gros rachats font faire au *Suez* un bond en avant de 40 fr.; on finit à 9,675. La *Thomson-Houston* est calme à 1,460, la *Traction* en légère avance à 301. Le *Gaz* perd 10 fr. à 1,190. Le *Rio* progresse encore un peu à 1,121 après 1,100 et 1,122. Le *Sosnovice* passe de 2,640 à 2,620, la *De Beers* de 710 à 717.50. La *Société générale électrique*, introduite à 585, finit à 588.75.

Le Bourcier.

MINES D'OR

Le discours prononcé lundi par M. Chamberlain sur les affaires minières a fait l'objet des commentaires de la séance d'hier. Au début, la spéculation à la baisse à Londres a essayé de s'en servir comme prétexte pour peser sur les cours; mais cette tentative a échoué. A défaut des indications très précises qu'on ne peut guère attendre d'un discours oratoire de ce genre, le discours en question établit cependant deux points importants. Le premier est que le président Kruger a fait des contre-propositions à sir Alfred Milner et, par conséquent, qu'il s'engage dans la voie des concessions. Le second est que l'Angleterre ayant pris en main cette question du Transvaal, elle ne peut plus l'abandonner.

Cette déclaration est une garantie que, cette fois, nous pouvons envisager la solution définitive d'un état de choses qui paralysait l'essor du pays depuis quatre ans; et d'après les propres paroles de l'orateur, on peut espérer que cette solution sera obtenue « par la patience et la pression morale, sans recourir à la force ». La patience, c'est précisément ce que nous recommandons à nos lecteurs depuis le début de la crise, et tous ceux qui se sont laissés aller à la panique commencent à voir qu'ils ont eu tort de ne pas suivre notre conseil.

A Londres, les variations ont été peu nombreuses et peu importantes. Il faut cependant relever une plus-value de 1/4, sur la *Glen Deep*, à 4 liv. st. 1/2 (113 fr. 44), et sur la *Crown Deep*, à 4 liv. st. (302 fr. 52). *Crown Reef*, à 4 liv. st. 1/4 (104 fr. 87), et *Rose Deep*, à 4 liv. st. 7/8 (274 fr. 45), sans changement. *Moderfontein*, à 4 liv. st. 5/8 (283 fr. 07).

A Paris, l'attention s'est surtout portée sur la *May Consolidated* qui monte à 144 fr. 50, en bénéfice de 5 fr. 50, et sur la *Lancaster*, qui clôture à 92 francs, contre 87 francs lundi. De son côté, l'action *Gozers* et *Co* est ferme et également en avance, à 75 fr. 75.

La *Volage Main Reef* se tient très bien à 247 fr. 50, et la *Goldenhuis Deep* est soutenue à 278 fr. Au *Parquet*, la *Treasury*, qui restait à 436 fr., monte à 438 fr. 10.

Les marchés anglais et français conservent donc leur bonne tendance et ils sont disposés à l'accentuer au premier moment.

Henry Dupont.

TÉLÉGRAMMES ET CORRESPONDANCES

Du 27 juin

Incendie à bord du « Henri-IV »

CHERBOURG. — Un commencement d'incendie s'est produit dans le cuirassé *Henri-IV*, en construction; le feu a été communiqué dans la cale par des rivets incandescents. Des prompts secours ont conjuré le danger.

Le lancement aura lieu probablement le 24 août.

Le général Hervé à Châlons

CHÂLONS-SUR-MARNE. — Le général Hervé, commandant éventuel de l'une des armées de l'Est, accompagné du général Kessler, commandant du 6^e corps, et du général Frater, son chef d'état-major, a passé en revue, ce matin, aux Allées de Forêt, tous les régiments de la garnison.

Pour la première fois, l'artillerie montée a paru en public avec son nouveau matériel, canons et caissons découverts, et a traversé toute la ville pour regagner ses casernes.

Ce soir, le général Hervé offre un grand dîner à tous les chefs de corps et de service de la garnison.

Les grèves

BETHUNE. — Un commencement de grève a éclaté ce matin, à la fosse n° 6 des mines de Neuix, à Sully-la-Bourse.

La moitié environ des ouvriers, soit quatre cents, au lieu de descendre au fond pour travailler, se rendirent à Neuix, aux bureaux de la Compagnie, pour réclamer la suppression des heures supplémentaires de travail, dites *longues-coupes*.

Une délégation de neuf membres a été reçue, à huit heures, par M. Agniel, agent général de la Compagnie, qui a fait droit à la demande des ouvriers. Ceux-ci, satisfaits, ont regagné les villages où ils habitent.

Ils reprendront le travail demain. Le calme est complet.

MONTAUBAN-LES-MINES. — Les grévistes ont fait hier soir une manifestation semblable à celle de samedi soir.

M. Patin, contremaître de la Compagnie, dont les grévistes demandaient le renvoi, a adressé sa démission à M. Chagot.

Ce matin, de nombreux grévistes se trouvaient aux abords des ponts et des routes pour arrêter les ouvriers qui voulaient reprendre le travail.

Fête des Hospitaliers-Sauveteurs

TOULOUSE. — Hier, la ville était en liesse pour la distribution des prix aux Hospitaliers-Sauveteurs. La solennité a commencé par une messe chantée dans l'antique basilique Saint-Sernin. Puis on s'est rendu au Grand-Théâtre pour la remise des médailles et des diplômes. La médaille d'or du Conseil général a été décernée à M. Ducaty, le digne président de tous ces braves, et celle de l'Association à M. Armande Reynis, secrétaire général de l'Association.

Le banquet traditionnel a été des mieux réussis; il comprenait cent cinquante convives. Au dessert, plusieurs discours ont été prononcés.

ALGER. — Le général Larchey, commandant le 19^e corps d'armée, s'est embarqué aujourd'hui pour la France sur le paquebot *Ville d'Alger*. Le général était accompagné d'un officier d'ordonnance. De nombreuses personnalités civiles et militaires sont venues le saluer à bord, ce matin.

Un bataillon de zouaves est parti d'Alger, afin d'effectuer des manœuvres de garnison dans la région de Médéa. On signale pour le 8 juillet le départ des trois autres bataillons de zouaves qui doivent participer pendant plusieurs semaines aux mêmes exercices.

L'absence du commandant du 19^e corps et celle du 1^{er} régiment de zouaves, à la date du 14 juillet, font supposer que la revue habituelle n'aura pas lieu à Alger cette année.

Tremblement de terre

ROME. — Une secousse de tremblement de terre, qui a duré quelques secondes, a été ressentie la nuit dernière à Pise et à Florence.

Argus.

COURRIER DES THÉÂTRES

Au Conservatoire : Aujourd'hui mercredi, à neuf heures, concours à huis clos : solfège des instruments à vent (théorie); demain, également à neuf heures (lecture); demain, également à neuf heures (lecture); demain, également à neuf heures (lecture).

Voici les récompenses décernées à la suite du concours de solfège des chanteurs qui a eu lieu hier :

ÉLÈVES HOMMES
1^{re} médaille : MM. Guillaumet et Guilloin (classe de M. Martini);
2^e médaille : M. Baer et Boyer (classe de M. Verneuil);
3^e médaille : M. Mallet (classe de M. Martini).

ÉLÈVES FEMMES
1^{re} médaille : Mlle Van Gelder (classe de M. Verneuil);
2^e médaille : Mlle Billa (classe de M. Verneuil);
3^e médaille : Mlle Billa (classe de M. Verneuil).

De Dieppe : L'inauguration du théâtre de Dieppe a été faite par une excellente représentation de *Figaro*, la jolie pièce de M. Paul Sonrier. L'auteur, très connu à Dieppe, a été l'objet de manifestations très sympathiques. Les artistes ont été très applaudis.

De Vichy : Le premier concert classique, sous la direction de M. Jules Danbé, a été des plus brillants et c'est devant une salle archicomble que l'on a exécuté l'ouverture du *Tannhäuser*. Le Concerto pour violon de Mendelssohn, où M. Pissolien a été tout simplement admirable, et d'importants fragments de la *Résurrection* de Litzke, donnés avec autorisation spéciale de l'abbé Perosi. Mlle Wanda de Stajewska a chanté l'air de Chérubin des *Noctes de Figaro*, avec sa voix merveilleuse et dans un style qui a ravi l'auditoire. Cette belle matinée s'est terminée par la *Donna elena*, de Chabrier, qui a valu une ovation à notre éminent chef d'orchestre. Le *Calice* a été un grand succès pour Mlle Mathilde Deschamps qui s'y est montrée ce qu'elle est, c'est-à-dire : artiste de tout premier ordre.

Qui donc délire ce que le prêtre a lié ? Alors son fils n'est plus son fils ? La mère de son fils n'est plus sa femme ? Qui croit cela ?

La jeune femme ne répondit pas sur-le-champ; les deux mains sur la poitrine, elle comprimait son cœur, cherchait à reprendre le calme qu'elle jugeait nécessaire. Enfin elle parla :

— Ecoutez-moi bien, ceci est définitif : Vous n'avez plus qu'un maître, puisqu'il vous en faut un, c'est Roger de Pontus, qui m'appartient. Eh bien, demain, vous lui direz adieu pour toujours, et vous retourneriez là-bas, en Ploumécour, à Pontus, et vous mourrez seule, sans plus rien de vous. C'est ma volonté.

A cet ordre qu'elle n'avait pas prévue, à cet ordre de congé immédiat, la vieille servante demeura stupéfaite, éperdue. Tout courait autour d'elle. Avec un immense sanglot, elle s'abattit sur le sol, hurlant son désespoir, renonçant à la lutte, vaincue, comprenant sa folie avec son impuissance. Puis, elle se traîna sur les genoux et, les mains jointes, comme devant les autels de Bretagne, elle suppliait, demandait grâce, se rendait à merci.

— Pardon, pardon, madame ! Roger ! Roger ! ne plus le voir jamais ! Non, qu'on me tue tout de suite... Roger... voyons, madame, c'était pour le bien faire, pardonnez-moi... Si William est mort, laissez-moi Roger... je ne parlerai plus; je ne dirai plus un mot, je le jure ! Vous le savez, je suis bête, je ne sais pas; on ne m'a rien appris... Je voulais vous bien à tous. Je me suis trompée, une pauvre vieille, ça arrive... Mais non, dites que vous me gardez près de vous, avec Roger; que vous ne me chassez pas, moi, la vieille Marceline, qui ai bercé trois Pontus, comme une servante qui a volé... Pardon !... pardon !... pitié !

Mais l'autre, acharnée, forte de ses croyances, des traditions natales : dix minutes coulèrent; plus de bruit,

l'enfant dormait. Alors, Simone se leva, d'un tour de main décoiffa la lampe de son abat-jour, voulant voir claire la face de Marceline; et, sans hausser la voix, elle l'appela. Celle-ci parut; les rides de son visage s'accrochèrent plus profondes, sa bouche était tordue et ses petits yeux vrillés luisaient, sornois et durs, pleins de haine.

— Madame ?... C'est vous qui avez mis ce portrait ici : reprenez-le... ne recommencez plus !... Allez-vous-en !

La vieille Bretonne ne bougea pas; le portrait dans les mains, elle lâchait d'une haleine :

— Oui, j'ai mis ça là... pour rappeler à madame ce qu'elle oublie... William de Pontus, mon maître et le sien... qu'elle lâchait avec l'homme de tantôt; pour dire à madame qu'elle a tort, et qu'il faut cesser !...

Simone pâlit; elle était de la même terre que cette servante qui lui faisait tête; elle avait les mêmes fureurs, les mêmes obstinations, avec en plus l'orgueil de sa race, respectée des paysans. Elle cria :

— Vous êtes folle !... Qui vous permet, misérable ?... La vieille, bulée, résistante, coupait court :

— J'obéis à mon maître, le vôtre, le seigneur de Pontus, que Dieu garde ! Simone cria :

— Cet homme ne m'est plus rien... vous le savez... et puis il est mort... Marceline eut une dégradation de tout l'être; elle devint sinistrement belle, dans sa fidélité, dans sa foi sans mélange.

Il n'est pas mort ! Je vous dis qu'il reviendra ! Il reviendra. Alors qu'est-ce que vous direz ?

Simone, frémissante, riposta :

— Je lui dirai qu'il ne m'est plus rien !... Mais l'autre, acharnée, forte de ses croyances, des traditions natales : dix minutes coulèrent; plus de bruit,

mière ordre. Elle fut du reste particulièrement courtoise par MM. Valbré, Fillod, Draguin, Mmes Lestay, Hélène Rey et André Lestay. » La reprise de *Faust* à servi de trébuchet à Mlle Morquillier et à M. Scaramberg, qui ont retrouvé les applaudissements de leur fidèle public, et Mlle Charles, la charmante première danseuse de l'Opéra-Comique, a conquis tous les suffrages dans la *Nuit du Walpurgis*.

On travailla activement *Orphée*, qui sera monté avec un grand luxe de décors et un extrême souci artistique par M. Jos Bussac, qui préside lui-même à toutes les répétitions.

Demain, deuxième représentation du *Fiancé malgré lui*.

Dimanche, la *Favorita* avec M. Scaramberg, Sevelhac, Vallier et Mlle Hendricks. Le ténor Clément est engagé pour chanter la *Viandière* et *Lakmé* où nous entendrons de nouveau Mlle Wanda de Stajewska.

Ce soir, au Salon des Fêtes, premier grand bal avec cotillon dit : *Bal du Concours hippique*.

Jules Hurst.

SPECTACLES & CONCERTS

Aujourd'hui : A la Bodinière, à 8 h. : A l'occasion du centenaire de Pouchkine, sa vie et son œuvre : Conférence par le prince Vladimir Baria-tinsky, suivie de deux scènes tirées de *Bozartoff* (tragédie, scène XIV), et de *Le Corps de pierre* (drame, scène III), jouées

Cuisinière, p. ans, rempl. chef, dés. pl. ou r. de Paris.
Coup.d'abbains dem,réf. verb. L. 47, r. de Berri.
Bonne cuisinière, 38 ans, veuve, desir.e place, s'rieuse, bñs référ. A. R. rue Longchamps, 69.
Excellente cuisinière, 11le, très capable, très bonne référ., desir.e place A. D., 32, rue Le Peletier.
Très bñe cuisinière, 35 ans, f. m. 23, dem. pl. Paris ou camp., bñes réf. M. G., 2, rue Guénégaud.
Très bonne cuisinière, 2 an. et 4 ans même maison, dés. pl. ou extra, référ. verb. St-Lazare, 11.C.T.
Cordon bleu, 40 ans, dem. place maison bourg., bñes références. S. adr. R. H., 24, rue Blomet.
Cuisinière, 38 ans, capable de mer. m.° maison, dem. pl. Paris, camp, ou b.ains de mer. E. av. Malakoff, 141.
Fille de cuisine, dem. pl. b. réf. M.T., 30, rue Ampère.
Bonne cuisinière, fait ménage, 38 ans, bñes référ., demande place. Marie, rue du Dragon, 14.
Cuisinière, 36 ans, faisant ménage, desir.e place chez 1 ou 2 personnes. Rue de Bondy, 83, M. C.
Bonne cuisinière, 28 ans, dés. pl., 3 ans même maison, bñs références. E. M. P., 108, rue Courcelles.
Cuisinière, 30 ans, dés. place chez 1 ou 2 personnes, 5 ans même maison, 36 ans, 16, rue de Valenciennes.
Cuisinière, 36 ans, dem. pl. ou extra 5163 ans même m. ai, b. réf., fais. gl.ace et pâtis. M.T. 5.7. Puteaux.
Excellente cuisinière-pâtissière, 38 ans, demande place. J. H., 5 rue Treilhhard.
Cuisinière, dem. pl. ou extra, bon réf. E. L. 41, R. Rome.
Cuisinière, dem. pl., bon réf. M. H. 92, av. Victor-Hugo.
Deux bonnes cuisinières, 27 ans, faisant ménage, bñes références, dés. place. C. L., 3, rue Brey.
Bonne cuisinière, 26 ans, demoiselle, 4 et 2 ans même maison, dés. place, L. R., 2, passage Tivoli.
Bonne cuisinière, 35 ans, demande place, 3 et 10 ans même maison. C. R., 91, bd Haussmann.

Suisse, 40 ans, très bonne cuisinière faisant ménage, demande pl... bnes réf. M., 21, r. Pasquier.

Cuisinière, 32 ans, faisant ménage, demande place, 4 ans même maison. J. C., 59, rue du Rocher.

Très bonne cuisinière, 38 a., 9 a. même maison, bnes référ., 10, rue de Valenciennes, 10, G. M. de Grognot.

Excellent cuisinière, veuve, 39 ans, très brève référence, dem. place, C.T. 6, rue de la République, 75001 Paris.

Très bonne cuisinière, 41 ans même maison, désire place stable, C.T. 6, 11 point Champ-Elysées.

Bonne cuisinière de Zurich P. grand ou pet. ménage, hôtel ou pension, 38+, désire place, brève référence, Joseph Pail, Bellevue, Montviroin-Sartilly, Manchecourt.

Ou dem. cuisinière et femme de chambre part. espagnol. 88 bis, avenue Kléber, 204.

Très bonne cuisinière-pâtissière, 38 ans, 10, 4 ans même maison, demande place avec sa fille de cuisine, Paris et campag. M.V. 55, r. Pierre-Charron.

Ménages

ENAGE 35, valet-maitre d'hôtel et bonne cuisinière, demande place. — N. P., 35, avenue Victor-Hugo

Ménage, 35 a., val.-maitr d'hôtel, et bne cuisinière patiss., dés. pl., réf. verb. J. S., 91, r. du Rocher

Ménage, val. de chamb. et cuisinière, 2, 5 et 8 ans m. maison, dem. pl. E. M., 139, r. St-Dominique

Ménage, 35 a., val. de ch. ou cocher et b. cuisinière dés. pl., recom. p. mait. L. Ch. 9, r. Marguerite

Ou men. ménage de 30 ans, femme sachant cuisiner et demander et diriger intérieur. — M. seul, habit. 10, rue de Valenciennes, 10, rue de Valenciennes, lundi matin, de 8 à 11 heures, 82, av. Parmentier

Ménage de confiance, 39 a., valet mtre d'hôtel et fme cuisinière patiss., 3 a. réf. dés. pl. F. L. 1, r. Vézelay

Ménage 29 ans, valet de ch. et cuisinière, bnes réf. — dem. pl. Paris ou camp. L. H. 125, rue Legendre

Ménage, valet de ch. et fme de ch., dem. place Paris ou province, b. réf. L. Ch. 9, rue Capron

Ménage 35 ans, cocher-valet et bne cuisinière, fme ménage, d. pl. Paris ou camp. L. H. 91, r. du Rocher

Ménage, mtre d'hôtel et très bne cuisinière, 35 ans, demande place Paris ou province, b. réf. — 35, rue de Valenciennes

Ménage 30 ans, valet de ch. et cuisinière, bon. réf. — dem. pl. Paris ou campagne. R. L. 65, r. Demours

Ménage, valet de ch. mtre d'hôtel et bne cuisinière patissière, demande place Paris ou province, bons renseignements. Rue de Pontthou, 10, C. B.

Un ménage, val. mtre d'hôtel et fme de ch. fais. robes ling., recom. p. mait., dés. pl. M. 35, av. Victor-Hugo

Ménage, 32 a., val.-mtr d'hôtel et fme de ch., sach. prob. ling. 3 a. réf. dem. pl. J. L. 21 b. Mailloil, Neuilly

Ménage, 30 ans, valet de ch. et cuisinière, très bne réf. — 30, rue de Valenciennes

Ménage, valet-mtr d'hôtel et b. bne cuisinière patiss., dem. pl. b. réf. verb. C. R. 41, r. Malesherbes

Valets de pied, Grooms

Valet de pied, 18 ans, 1m80, dem. pl. 3 ans de bonnes références. A. C, 81, avenue Bosquet

Val.de.pied,20a.,d.pl.,1m80.J.S.,12,rue de la Paix

Cochers

Très bon cocher dem. place, Paris ou province. Bonnes références. 67, avenue Malakoff, C. L

Cocher,33a.,célibi.,réf.,dem.pl.102,av.Kléber.J.T

Cocher, 33 ans, célibataire, demande place. Très
bonnes références. Georges, 41, rue Miromesnil.

Cocher, 34 ans, célibataire, demande place.
Excellentes références. Louis, 10, rue Troyon.

Cocher, 34 a., b.réf.d. pl., Mary-r. Longchamps, 101.

Cocher, 26 ans, célibataire, demande place: Pres-
bnes références. Meunier, 4, rue Chambiges

Cocher-valet de ch., 57 ans. Premières référenc.
des. pl. Paris ou prov. J. P., 88, r. Miromesnil

On demande un cocher, 35, r. de la Bienfaisance

Tres bon cocher. cél. lib. 38 ans. désire place Paris

ou camp. n° 86. Germain, 3, r. de Courcelles.
Jeune h'me, 26 a., anc. ordon., très bonnes réf.
d. pl. cocher jardi. L. G. 14, r. Pierre-Carron
Cocher val. de ch. 36 a., dem. pl. Paris ou camp.
9 ans m. mais. Réf. L. D. 216, r. Croix-Nivert
Don cocher, 34 a., 5 ans même maison, recom-
p. par maître. A. G. 13, rue Castellane.
On demande, environs de Paris, homme, 25
à 30 ans, célibataire, sachant conduire et s'en-
tendre utile dans grande propriété. S'adresser
à l'agence pour le placement, aujourd'hui et demain
de une heure à trois heures.
Cocher, 40 ans, dem. pl., 7 ans même maison.
Bien ref. par maître. Pierre, 133, av. Malakoff
Bon cocher, 35 a., dem. pl. R. réf. C. F. 59, r. Chaillot

Excellent et cher, tr. sobre, chaudière, recon. par
L. mait, dem. pl. Par. ou env. D.C. 40,r de Varenne
Cocher 54., 176,9 a. m. mais. ds. pl. Paris, pour
ou étranger. A. F. 17, avenue Mac-Mahon
Cocher ou valet de pied. 26 a., arr. de province
dem. place Bons cert. B.R., 45, r. de Penthievre

Mécaniciens-Chauffeurs d'Automobile

On dem. chauffeur-valet breveté. S. T. 28, Figue
Conducteur d'automobile breveté, très bonne
références, demande place. Ecr. B. C. 45, Figue

Gouvernantes, Nourrices, Bonnes d'enfants
Gardes d'enfants

JEUNE FILLE, 18 ans, désire place bonne d'en
suite, sait coudre et aider ménage, recom
mandations verbales.
S'adresser A. L. 71, au Figaro.

Très bonne, valet sèche, 25 a., dem. place d'en
suite. M. B., 16 rue de la Barre, à Montmartre

Ménage, 45 a., sans enf., dem. pl. concierge, ma-
jeur, anc. militaire retr.-J. D., 33, bd Edgar-Quin-
Jeune ménage, sans enf., mari employé musée o-
Louvre, dem. pl. concierge. E. M., 15, r. Verneux.

Jardiniers, Chefs de culture

Jardinier marié, 37 a., 4 a. m. mais., fme bse-c-
dem. pl. G. D., pavillon Matelots, Versailles.

Jardinier, 40 a., 7 a. m. mais., dem. pl. Lauren-
r. de Bouvier, 2, à Saint-Cyr-l'Ecole (S.-O.).

Jardinier, 28a, 1enf, oul, enf, fme sach. ménage, en
anserv. réf. dés. l. Daouille - Semaix (S&M)

On demande jardinier marié, sans enfant, bon cheval, bonne volonté, tout faire, 1,200 fr., log. chauffé, environs Paris. Ecrire P. E. D., Figeac.

[illegible]

Jardinier-chef, 49 a., mar. s.enfant, 15 a.m^m maiso
5 diplômes. G., 72, aven. Thiers, Rancy (S.-et-C
Jardinier mar. s.enf., 50 et 41 a., dés. pl. mais. bour
9 a. réf.ér. S'ad. H.T., 25, r.de Paris, Livry (S.-et-C

Agences de Placement

M. MICHALET, 8, rue de Bretagne. Téléphone.
A66 N° 174, r. d'Armaille, 20 2e sex. Spec. menag.
CHOIX DE MENAGES, 24, pl. Marché-St-Honoré.

Le Gérant responsable : A. BOREL.

Paris. — D. CASSIGNOL, imprimeur, 26, rue Drouot
(Imprimerie du *Figaro*). — ENCRE LOIREUX.

Imprimé sur les nouvelles machines relatives à six pag
de MARINONI.

EN VENT
Les Sports

— NO
GOUPI ET
L'AUTO
(2^{me} s
CINQUANTE-DEUX PAGES DE TEXTE ET D

Prix : 2 francs —
ON SOUSCRIT CHEZ
et à la **LIBRAIRIE DU**
SYNDICAT INTERNATIONAL DE
CRÉDIT MUTUEL COMMERCIAL

Écrire { PARIS, *Hôtel des Postes*, Boîte 320.
 { BRUXELLES, *Hôtel des Postes*, Boîte 22.
Ouverture de Crédit à Industriels et Négociants
solvables quoique momentanément gênés.
Minimum 5,000 fr. — Aucuns frais d'avance

MESDAMES

Si vous avez besoin de **CENTURES VENTRIÈRES** pour maladies de la matrice, pour la grosseesse, contre l'Obésité, de **Corsets de Maintien** pour Dame et Jeunes Filles, de **Corsets extensibles** en tissu

CONTRA **OBESITÉ**
Pilules fondantes de Marienbad
DIPLOMÉES

18, 21, 28, 7
et SAVON BI-IODÉ
Pharmacie NORMALE
15 & 17, rue de Provence - 17 & 19, rue Drouot

5 cent. LE NUMERO JOURNAL 5 cent. LE NUMERO

DEB

GRATIN

SPORTS
4, Faubourg Montmartre, PARIS.

[illegible]